

PRIX
\$2.00

Le coin du feu.

Revue
FEMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNÉE. }

NOVEMBRE 1893

{ ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	SOLUTIONS, ENIGMES, ETC.	**
PAROLES CHRÉTIENNES.	<i>L'Imitation.</i>	CUISINE.	<i>Tourne-Broche.</i>
LE SOIN DES MALADES.	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	LA MODE.	**
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON	***	LOCUTIONS VICIEUSES.	**
SAVOIR-VIVRE.	**	JE PENSE A VOUS (Poésie).	<i>Marie Obalska.</i>
DANS LE MONDE ARTISTIQUE.	<i>Méteore.</i>	LES ENFANTS MAL ELEVÉS (Suite).	<i>Fernand Nicolay.</i>
HYGIÈNE.	***	LETTRES D'UNE MARRAINE.	<i>Em. Raymond.</i>
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	**	L'HOMME AUX YEUX PALES.	<i>Jean Richepin.</i>
ICI ET LÀ.	****	L'HOMME LE PLUS MALHEUREUX DU MONDE.	<i>Mme. de Girardin.</i>

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

Lorsque nous avons expédié "LE COIN DU FEU" à nos présents lecteurs, nous avons déclaré que nous ne réclamerions pas le prix de l'abonnement avant que six mois se fussent écoulés; il y a de cela *dix mois*. Nous prions, en conséquence, nos abonnées de ne pas tarder à se mettre en règle avec nous.

Adressez :

LE COIN DU FEU,

63 rue St. Gabriel,

Montréal.

Chronique

Le hasard malicieux se charge quelquefois de donner au problème épineux de la juste répartition des richesses une solution inattendue ; je sou mets le fait suivant à l'attention des savants qui recherchent avec ardeur cette solution.

Il y a quelques semaines, une dame des environs de New-York achetait chez le grand bijoutier Tiffany une paire de brillants de la valeur de quelques mille piastres. Le soir en retournant en chemin de fer chez elle, la riche acheteuse perdit et son portefeuille et la nouvelle emplète qu'il contenait.

Sa tristesse à l'occasion de ce malheur ne différa peut-être pas beaucoup de celle que ressentirait une ouvrière pour la perte d'un mois de salaire. Les journaux racontèrent cette mésaventure de millionnaire, et promirent au nom de la victime une somme assez ronde à qui lui rapporterait ses diamants.

La Fortune cette fois fut intelligente — cela lui arrive quelquefois par accident. Elle mit les précieux bijoux sur le chemin d'un brave petit *newsboy* qui aidait, par la vente de ses journaux, sa mère veuve à gagner le pain quotidien. Le gamin, crieur des rues, deviendrait un de ces rois américains tout puissants par l'art d'échafauder les lingots d'or sur les bases les plus fragiles et les plus invraisemblables, que la chose ne me surprendrait pas. Son bonheur ne le troubla pas. Conservant tout son sang-froid en face des chances que lui offrait sa trouvaille, il résolut d'en tirer tout ce qu'elle pouvait donner. La première récompense offerte fut de six cents piastres ; le rusé moutard ne broncha pas. Il attendit tranquillement la hausse. Six cents piastres ? Non, vraiment, c'eût été manquer de respect aux estimables otages qu'il détenait que de les relâcher pour si peu. Les journaux en mentionnant le prix des bijoux perdus lui avaient appris à qui il avait affaire.

J'imagine que le jeune Yankee s'était fait ce raisonnement :

Des gens qui peuvent se passer des fantaisies de cinq ou six mille piastres sont en état de payer cher à leurs semblables qui ne sont pas assurés d'avoir le pain du lendemain, un service si fort prisé, à en juger par l'éloquence insinuante des

réclames. Car en effet l'inquiétude exaspérée des propriétaires augmentait chaque jour la somme promise. Quand elle eut atteint le degré de maturité voulu, notre petit vendeur de journaux se rendit chez Tiffany pour livrer les boucles d'oreilles et toucher en même temps les deux mille piastres de récompense. Les clients de ce jour-là purent voir le petit homme assis sur une banquette dans le magnifique magasin, attendant son salaire.

A ceux qui s'arrêtaient pour le regarder avec un sourire de sympathie il répondait par une grimace à la fois comique et fine, qui avait l'air de dire : Hein ! les ai-je fait dégorger ces richards ?

Les richards devinant les menées diplomatiques du futé gamin parlementèrent, épiloguèrent longuement, cherchant à se reprendre sur le chiffre exorbitant de la récompense. Mais quoi qu'ils firent, le petit tint bon ; il n'en voulut pas rabattre d'un sou.

Quelqu'un le questionna : Que vas-tu faire de ta petite fortune ?

— Ma mère ne travaillera plus, répondit-il. Nous allons acheter une petite maison, et vivre bien heureusement tous les deux.

N'est ce pas que c'eût été trop dommage que la richissime dame ne perdît pas ses diamants ?

Ce serait une loi excellente qui obligerait les opulents à semer ainsi et de temps en temps leurs joyaux sur les grandes routes, afin qu'il en colle quelque chose aux doigts des misérables qui les trouvent. Mais comme on n'est pas près de la faire cette loi, il ne reste aux pauvres que la ressource de prier la Providence de donner aux favorisés de la Fortune de ces heureuses distractions permettant aux crève-faim de ramasser les miettes tombées des tables royalement servies.

Ce sera une piquante addition à la prière des petits enfants :

— Bon Jésus, diront les uns en joignant leurs petites mains amaigries, faites que Madame Une Telle égare son petit chien favori.

— Mon Dieu, répèteront d'autres au cœur compatissant, faites donc aux pauvres la grâce que maman perde cette belle turquoise à laquelle elle tient tant.

∞ Qui ne connaît le proverbe : " Il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau."

Mes compatriotes bien sûr ont souri des efforts tentés par quelques-unes de nos sœurs américaines au Congrès des femmes tenu à Chicago, pour masculiniser le costume féminin. J'ai fait comme mes compatriotes : nous avons peut-être eu tort toutes ensemble.

Voici comment je fus amenée à revenir sur ma première impression. Reste à savoir si mes lectrices partageront ma manière de voir.

L'été dernier je fus invitée à faire partie d'une excursion maritime dans le bas du fleuve à bord d'un yacht charmant — qui par parenthèse avait été baptisé *Les Joséphine*, en l'honneur de trois visiteuses de ce nom, et par un galant député, son propriétaire.

La navigation dans ces parages ne ressemble en rien, comme on le sait, à l'innocent passe-temps qu'est le canotage dans nos rivières d'eau douce.

Le St. Laurent au lieu où — pour parler poétiquement — allait s'aventurer notre frêle esquif mesure sept lieues de largeur, et la marée y fait varier le niveau des eaux de dix-huit à vingt-quatre pieds, selon les saisons. Le moment du départ ayant été, comme dans toutes les affaires de ce genre, accidentellement retardé d'au-delà d'une heure, la marée se trouva très basse au moment d'embarquer.

Ce petit contretemps, qui dans notre région n'aurait d'autre résultat que d'exciter la verve du sexe galant, au sujet de la lenteur de l'autre, eut à bas des suites moins inoffensives.

Le reflux des eaux avait forcé notre bateau à s'ancrer au large. Ecoutez par quelles épreuves il nous fallait passer pour le rejoindre. Le quai sur pilotis où nous étions s'élevait tellement au-dessus du fond, alors à sec, qu'on y descendait par une échelle dans des charrettes attelées d'un bœuf ou d'un fort cheval. L'équipage amphibie entraînait alors dans l'eau, et nous conduisait jusqu'à une chaloupe légère, qui, après avoir reçu la charge amenée par la charrette, allait nous déposer à bord du petit voilier se balançant sous une brise assez fraîche... pour des marins de Montréal.

L'instabilité de l'équilibre est un supplice physique. Les transes qu'elle donne sont doublées

chez la femme par le sentiment que dans le cas d'un accident lui faisant perdre sa balance, elle ne pourra exercer en liberté les mouvements de protection naturelle qui obvient au danger d'une chute.

Dans ces occasions ses vêtements qui l'enveloppent et paralysent tous ses gestes la réduisent à la condition d'un paquet inerte. D'un accident de voiture par exemple, un homme se tirera à l'aide d'un bon saut ; mais, si nous tentons cet expédient il y a chance que l'un de nos amples jupons s'accroche par le bord, et nous empêche de nous dégager avant que la bête impétueuse et insensée à laquelle nous confions si inconsciemment notre vie se soit redressée sur ses jarrets nerveux, qu'elle ait pris son galop d'épouvante en nous enlevant comme de malheureuses Mazeppa pour nous éparpiller le long du chemin.

Outre l'inquiétude au sujet de notre point d'appui, d'autres inconvénients inséparables des aventures du sport, mais inaperçus du sexe privilégié, n'avaient pas manqué de conspirer contre notre bien-être.

La vase de la grève transportée dans le fond de notre véhicule et sur chaque barreau de l'échelle s'était attachée au bord des robes qui les avaient essayés. Cette boue en trempant dans le fond de la barque humecté par la brume entretenait aux pieds une fraîcheur pénétrante.

Les difficultés de l'abordage — une fois le but de la promenade atteint — n'étaient pas de nature à réparer ces petites avaries.

Le débarquement dans le varech gluant au milieu des roches visqueuses où le pied glisse ajouta encore à l'incommodité des vêtements frangés de terre glaise, et mit le sceau à la condition malsaine dans laquelle nous devons rester le temps que dura la promenade.

Maintenant, si pour le retour le temps s'est tant soit peu chagriné, qu'il tombe une petite pluie, et que la mer roule, je vous dirai qu'il faut la capacité d'endurance, la patience angélique je veux dire féminine pour continuer en dépit de toutes ces traverses à montrer un visage souriant.

Le sexe fort, quel mérite a-t-il, lui, à chanter et à rire jusqu'à la fin ? Il invoquera peut-être pour l'expliquer le précepte d'Horace, *Justum et tenacem* : Le juste demeure inébranlable. Pour moi

sans repousser absolument ce prétexte, je trouve une autre raison à sa belle humeur.

D'abord, il se tient les pieds secs dans des bottes aussi confortables qu'inélégantes, et quelquefois le gosier humide, ce qui est encore une cause de gaieté.

Dans ses habitudes comme dans son accoutrement, les convenances sont subordonnées au bien-être. Nulle contrainte ne lui est imposée ; et s'il souffre de quelque chose, c'est de l'excès de sa liberté.

Et voilà pourquoi ces messieurs sont toujours aimables. Que si l'on me contredit sur ce point je me reprendrai pour dire : voilà au moins pourquoi ils devraient l'être toujours.

Mais après cette comparaison de leurs avantages et de notre sujétion sur le chapitre de l'habillement, n'est-on pas porté à se demander si réellement les apôtres de la réforme du costume féminin, qui ont tenté de répandre leurs idées à la grande foire universelle, n'ont pas raison, dans le fond, de revendiquer, au nom de l'hygiène et pour la femme, l'affranchissement de la mode ?

Ah, je fais ici des réserves. Il y a réforme et révolution. Il y a même en empirant révolution et anarchie.

A Apollon ne plaise que je veuille détrôner la mode, cette toute-puissante reine, cette quatrième grâce, cette fée aux charmantes fantaisies dont les conceptions tendent à affiner, à poétiser la plus belle partie du genre humain et à faire la femme vraiment femme.

Tout ce que je demanderais c'est qu'on restreignît un peu l'empire de ce séduisant autocrate, et qu'on exemptât d'obéir à sa loi celles pour qui cette obéissance est trop onéreuse.

Ce n'est pas par des démonstrations ni même avec des décrets qu'on arrivera à ce bon résultat. Il suffirait que les riches adoptassent un costume de convention pour les voyages, pour les courses banales et le mauvais temps. Les moins favorisées et celles qui travaillent pour vivre auraient ainsi la faculté, sans paraître revêtir une livrée de misère, d'adopter un mode d'habillement à la fois hygiénique et économique à l'instar des religieuses affranchies de cette dure servitude de la toilette. On s'habillerait, on se parerait encore,

Dieu merci, mais la latitude que donnerait à toutes la pratique d'un costume neutre ferait que, sans se sentir trop humiliée, on laisserait à celles qui peuvent suffire à la dépense les soies, les dentelles et les bijoux, comme avec résignation on abandonne les couronnes royales aux créatures, je ne dirai pas privilégiées, mais spéciales, qui naissent sur les marches d'un trône.

Vous verrez qu'on y viendra, et par l'accoutumance de ces habillements forcément réformés pour des sports nouveaux. L'usage du bicycle, peu éminin à la vérité, mais dont il ne faut pas dire trop de mal à cause des services qu'il rend aux ouvrières ayant dans les grandes villes de longues distances à parcourir pour se rendre à leur travail, nécessite déjà un accoutrement spécial.

Quelques grandes dames du *high life* européen, ayant la fantaisie de préférer pour le moment le vélocoursier à leur élégante cavale, sont en train de familiariser les yeux des populations avec le crâne uniforme, et peut-être de le leur faire prendre en goût. Le jour où on en usera communément, notre sexe aura conquis un précieux avantage. Une simplification, une réduction de la toilette féminine, nous l'avons dit, serait une œuvre d'assainissement et un bienfait social.

Pour rassurer les soucieux de l'esthétique, il faut répéter que nous ne demandons pas une loi absolue. Nous voulons toujours — mais pour qui veut s'y soumettre — le règne de la mode, qui tous les ans change avec un succès infaillible l'idéal de l'élégance, et à l'aide de ces transformations incessantes rend la femme de plus en plus jolie, nous semble-t-il, en ajoutant à ses grâces le charme toujours renouvelé de l'imprévu.

M^{me} Dandurand.

Paroles Chrétiennes.

Nous pourrions jouir d'une grande paix si nous voulions nous résoudre à ne point nous occuper des actions et des paroles des autres quand nous ne sommes point chargés d'y veiller.

L'Imitation.

Le Soïn des Malades.

Un médecin d'expérience nous suggère de donner quelques conseils sur ce sujet important. Un grand obstacle au rétablissement de leurs patients serait, au dire d'un grand nombre de praticiens, les visites intempestives et prolongées, les friandises, les douceurs et aussi les conseils apportés par des amies trop zélées.

C'est un grand manque de tact que d'enlever à un malade la confiance qu'il a en celui qui a entrepris sa guérison. Il est des officieuses, qui, pour faire montre d'un intérêt compatissant, se livrent à une véritable enquête. Une fois informées de ce qui a été prescrit, elles critiquent, approuvent ou condamnent avec assurance.

— Quoi ! on vous ordonne telle chose. Ah bien, voilà qui est singulier ! En pareil cas, le docteur X faisait prendre ceci ou cela à ma cousine Z, qui s'en est admirablement trouvée. Elles ont comme cela un tas d'exemples victorieux dans leur sac, et tandis qu'elles racontent avec des râlements ou des étouffements simulés, ou encore des peintures sanglantes et cruellement détaillées les guérisons miraculeuses obtenues par des traitements différents de celui que subit l'amie souffrante, celle-ci a la chance, tout en acquérant la certitude qu'elle est mal soignée, d'attraper à cet étourdissant verbiage une syncope ou une crise de nerfs.

Quand le médecin autorise une convalescente à recevoir ses amies, c'est à celles-ci à prendre garde de ne pas changer la distraction salutaire — résultat attendu de leur visite — en une fatigue. C'est différer beaucoup trop son départ que d'attendre des signes de lassitude ou d'impatience de celle qu'on est venu reconforter pour prendre congé. Malgré le goût que celle-ci peut témoigner d'abord pour causer, il faut éviter de donner à la conversation trop d'entrain. C'est aux parents qui veillent dans la chambre ou à la garde qu'on adresse les questions devant témoigner d'un intérêt sympathique. On fera preuve de délicatesse en abaissant la voix auprès du lit d'un malade. Il faut se rappeler que pour les personnes affaiblies et énervées par la douleur tout est effort : parler, écouter, entendre même. Dans certains cas, un simple son, un mouvement brusque blessent une sensibilité exaspérée par la souffrance.

Il y a une étude à faire des sujets qu'on peut

traiter dans ces visites de sympathie. Le bon sens dit qu'on ne doit pas entretenir de choses pénibles un malheureux que les afflictions corporelles inclinent déjà à voir tout en noir. Nous avons pourtant vu des dames charitables qui, visitant les victimes d'une épidémie, colportaient de malade en malade la liste des morts.

Une précaution dictée par un cœur délicat consiste à ne pas faire davantage un trop grand déploiement de gaieté, de façon que l'amie retenue prisonnière par la maladie ne voie pas sa tristesse augmentée du spectacle de plaisirs qu'elle ne peut partager, et de la pensée un peu égoïste, mais bien naturelle, que sa disparition n'a rien changé dans les joyeuses habitudes de ses camarades et de son cercle mondain.

On comprend qu'il serait des plus indiscrets d'insister pour voir un malade dont la famille a défendu la porte. Si un pareil acte de témérité est peu commun, on voit pourtant des gens bien intentionnés, qui, dans la crainte de paraître indifférents, se font une espèce de violence pour aller porter de vive voix leurs condoléances. Il est si simple d'envoyer demander des nouvelles ou de passer alors soi-même chez l'affligée, d'y laisser sa carte ou son nom en s'informant de l'état de celui ou de celle qu'on craint de fatiguer.

C'est, comme nous l'avons dit, sur l'avis d'un *homme de la science* que nous avons fait ces remarques générales ; nous trouvons l'occasion bonne d'y joindre la citation de quelques conseils pratiques, mis en réserve pour nos abonnés.

Dans toute maladie, dit un expert, il y a des dangers spéciaux à conjurer, et cela s'applique à la convalescence aussi bien qu'à la période aiguë du mal. Après la diphtérie, les tissus du cœur sont dans une condition de grande faiblesse. Un trop grand effort, un choc soudain peuvent, en raison de cette fragilité, causer la mort. Dans la convalescence d'une fièvre scarlatine, un enfant peut contracter les germes de maux permanents sinon mortels. Après la rougeole, alors que les poumons et la vue sont dans un état précaire, la moindre imprudence amène des résultats désastreux.

Combien de fois des médecins qui avaient sauvé un patient des fièvres typhoïdes ne l'ont-ils pas vu succomber en plein rétablissement par un

excès de nourriture? L'excès dans ce cas est bien peu de chose.

Il y a quatre ennemis qui guettent celui qui a échappé au danger d'une grave maladie. Ce sont : le froid, la fatigue, les émotions trop vives, l'indigestion. Le froid est peut-être le plus à redouter, parce qu'il est le plus commun et qu'il entraîne à sa suite une légion de maux variés. Une grande prévoyance dans le soin de ceux qui aspirent à recouvrer la santé est indispensable ; quand le mal est fait, il est bien difficile de combattre ses rechutes.

Il n'est pas nécessaire de tenir la chambre hermétiquement fermée à tout air frais. Au contraire, une ventilation judicieuse doit être entretenue en évitant les courants d'air. La première fois que le patient se lève, la chambre doit être à la température de 72°, et la meilleure heure à choisir est onze heures du matin. Ne tentez pas pour ce premier essai une trop grande toilette.

Tenez prêts un caleçon bien chaud, un mantelet de flanelle, des bas épais, des pantoufles moelleuses et un peignoir non ajusté. Le vêtement le plus pratique est celui que l'on confectionne avec de la flanelle à couverture, ou *jersey*, ample, sans garniture, et effleurant le sol. Pour faciliter au cher convalescent un exercice auquel suffisent à peine toutes ses forces, on roule auprès de son lit un grand fauteuil recouvert d'un châle épais ou d'une couverture, et sur lequel, sa toilette terminée, on le transporte doucement ; on place un oreiller derrière son dos et sa tête, et l'on ramène la couverture sur ses jambes que soutiennent un petit tabouret placé sous les pieds.

Ayant tourné le dos de la chaise à la lumière, on laisse alors l'*heureux malade* savourer en paix la douceur du premier pas de son retour à la vie — pendant quelques instants.

Marie Vieuxtemps.

Les Conseils de la Mère Grognon

Ayez, mes enfants, le respect de la propriété d'autrui. Sans voler, dans le sens rigoureux du mot, on peut retenir le bien du prochain de plusieurs façons qui, pour être très souvent employées, n'en sont pas plus honnêtes.

Pour ma part, je me ferais autant de scrupule de garder, de laisser dété-



riorer par les enfants ou égarer un livre, un cahier de musique qu'on m'a obligeamment prêtés, que de prendre la valeur de ces objets dans la bourse de leur propriétaire.

Outre que la négligence en pareil cas est malhonnête, elle est une preuve d'indélicatesse et d'une mauvaise éducation.

Savoir Vivre.

LA CONVERSATION.

(Suite.)

N'ayez pas l'air de noter les inélégances de langage chez les autres ; restez impassible en entendant commettre des fautes de grammaire et de français. En narrant, ne dites jamais : " Vous voyez," " Vous savez." Ne prodiguez pas les " alors." N'ayez pas l'esprit absent. Ne faites répéter que ce que vous n'avez pu entendre ou comprendre, et encore dans le cas seulement où vous ayez à répondre. Ne commencez pas une conversation en parlant du temps. Ne parlez pas de vos affaires personnelles, ni de votre famille, ni de matières professionnelles ou toute autre, auxquelles les gens présents ne peuvent rien entendre ou qui n'ont pas le pouvoir d'intéresser. Mais si on vous demande des lumières sur ce point, répondez avec obligeance, sans vous étendre indéfiniment. Ne sollicitez pas la confiance des autres ; s'ils vous la donnent spontanément, n'en abusez pas. Avant de parler d'un défaut physique, voyez si, dans la compagnie, quelqu'un n'est pas affligé de ce défaut.

Ne vous plongez pas avec un autre visiteur dans un sujet de conversation que les autres ne pourraient comprendre, auquel ils ne pourraient prendre part. Ce serait aussi impertinent que de chuchoter. Ne parlez pas trop haut. Il faut encore se garder d'émailler ses discours d'expressions étrangères, cela sent l'affectation ; d'employer de grands mots pour désigner de petites choses ; de prodiguer les " parfaitement," les " évidemment," les " assurément," etc., etc.

Il faut être en garde, dans un grand nombre de cas, contre les airs étonnés. Les gens bien élevés conservent, autant que possible, un visage impassible lorsqu'on leur annonce un événement inespéré. Quand nous disons impassible, c'est trop ; lorsqu'on nous fait part d'un grand bonheur, d'une joie inattendue, nous pouvons exprimer notre contentement de cet heureux coup du sort qui *frappe* un ami ou une personne appartenant à notre cercle de connaissance.

Nous allons nous expliquer un peu, du reste. Si quelqu'un nous révèle un talent qu'il possède et que nous ignorions, ne nous pâmons pas de surprise. Ce serait dire : " Est-il possible qu'un

aussi chétif personnage soit ainsi doué ? Je ne l'aurais jamais cru ; cela renverse toutes les idées que je m'étais faites de votre pauvre vous." Vous voyez que l'étonnement peut être fort désobligeant.

Un jeune homme ou une jeune fille fait un beau mariage ; félicitez chaudement, affectueusement, mais simplement. Ne poussez pas des " Vraiment !" des " Oh !" des " Pas possible !" " Mon Dieu que vous devez être heureuse ! et vos parents !" Vous sentez l'impertinence. Ne semble-t-il pas que nous ayons affaire à une bergère épousée par un roi ? que son mérite soit au-dessous de son bonheur ? etc.

Un avancement, un succès quelconque ne doit pas vous étonner davantage. Ceux qui l'ont obtenu en étaient dignes. Montrer de la surprise exprimerait sans paroles : " Est-ce bien loyalement, bien légitimement gagné ?" Ces quelques exemples indiquent en quelles circonstances il faut réprimer les airs étonnés.

— Quand une femme raconte certaines choses, elle doit laisser sous-entendre bien des faits, sans les dire. Et même, avec cette réserve, il vaut mieux qu'elle ne fasse jamais le récit d'un acte scandaleux, surtout en présence d'un homme. Elle est comme souillée par la connaissance d'un genre d'infamies. Et si, à la rigueur, entre femmes du même âge, on peut parler d'événements de ce genre, il est encore bien préférable d'éviter de pareils sujets de conversation, qui dénotent, tout au moins, une curiosité malsaine.

Tâchez de supporter la contradiction dans le monde et en famille. Lorsqu'on n'est pas de votre avis, ne vous laissez pas aller à une bouderie ou à un emportement *vindictif*. On voit, dans la discussion, des personnes qui ripostent par un flot de paroles vulgaires, accompagnées de gestes désordonnés (je ne parle pas des voies de fait, naturellement). Rien ne dénote davantage la mauvaise éducation qu'on a reçue et le peu d'empire qu'on a acquis sur soi-même.

Sachez supporter que les autres pensent d'une autre façon que vous, même lorsque vous êtes persuadé qu'ils ont tort... et peut-on jamais savoir ?

Soutenez votre opinion doucement, ou du moins avec calme, et à la fin dites en souriant : " Si vous voulez, nous en resterons là, puisque nous ne pouvons nous entendre."

ÉLÉGANCE DU LANGAGE DE LA CONVERSATION.

Les gens bien élevés, qui sont toujours simples et naturels, évitent l'abus des liaisons en parlant. Trop fréquentes, trop accusées, les liaisons blessent l'oreille et le goût.

Cette phrase : " Vous êtes allés à Fontainebleau? prononcée : " Vous-z-êtes-z-allé-z-à Fontainebleau?" horripilerait les gens du monde, qui disent tout bonnement : " Vous-z-êtes allés à Fontainebleau?" ou peut-être : " Vous-z-êtes-z-allés à Fontainebleau?", se contentent de faire sonner une ou deux *s* finales, plus souvent une que deux. Vous entendez aussi prononcer : " Bon à entendre" : *Bon na* entendre. " J'irai demain à Paris " : *demain na* Paris. Cette façon de parler est prétentieuse et pédante, en ce qu'elle prouve qu'apportant une si profonde attention aux moindres choses que l'on dit, on s'écoute avec complaisance et on cherche à frapper l'esprit des autres.

Beaucoup de gens chics (le mot est admis) et très grammairiens ont la même répugnance pour l'emploi de l'imparfait du subjonctif, et font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas le trouver sous leur plume, en écrivant ; dans leur phrase, en parlant. A la troisième personne du singulier, il est encore possible, mais pour le reste du temps, il vaut mieux s'arranger pour se servir de l'infinif, beaucoup plus élégant, d'ailleurs. Je connais des personnes très instruites qui, ne pouvant tourner la difficulté, ou ne l'ayant pas prévue à temps, préfèrent pécher contre la grammaire, et emploient le présent au lieu de ce maudit imparfait du subjonctif. Ils diront — voire écriront : — " Il faudrait que vous vous décidiez," reculant d'horreur devant " que vous vous décidassiez." Le fait est que c'est bien laid, et que " Il faudrait vous décider" est plus harmonieux dans sa concision et a un air bien moins pédagogue.

Nombreux sont ceux qui ne peuvent jamais trouver le nom des gens, ou, plutôt, qui ne veulent pas prendre la peine de le chercher, de se le remémorer, qui n'essaient pas de le retenir, et qui

trouvent plus commode de vous désigner par les mots de *chose* et de *machin*. Il n'est pas d'habitude plus impolie ni plus vulgaire ; on peut la juger sévèrement, car il ne faut qu'un peu de volonté et d'effort pour s'en défaire.

Montesquieu était affligé de ce travers. Pour se venger, ses connaissances l'appelaient " M. le président Chose." Il le méritait assez bien ; jugez plutôt.

— Oh ! disait-il un jour, la chose est certaine. Je la tiens de la grande... *Chose*, qui la tenait apparemment du vieux... *Chose*... Allons donc... vous savez, le précepteur du... *Chose*.

Il s'agissait d'une nouvelle qui lui avait été apprise par la princesse de Vaudémont, laquelle la tenait du cardinal de Fleury, précepteur de Louis XV. Mais comme c'était intelligible, n'est-ce pas ? Il y avait de quoi agacer l'interlocuteur, qui n'avait pas un nom sur trois pour arriver à comprendre.

Encore peut-on passer ce défaut à un homme de génie. Mais quand on fait partie du commun des mortels, il faut se corriger au plus vite de cette façon de dire. C'est très facile : on tâche d'abord d'appeler chaque chose par son nom.

On ne dit pas : passe moi *la machine*, pour la bouteille ; on s'exerce à trouver le mot, s'il ne vient pas. Quand il s'agit du nom des gens, si on ne le retient pas aisément, on l'écrit plusieurs fois, et l'on finit par s'en mettre la *physionomie* et la résonance dans l'esprit. Alors on ne l'oublie plus. On force ses enfants à la même attention, et on se corrige encore en les reprenant d'une négligence, d'une paresse de mémoire, aussi impertinente que déplaisante.

Une femme *doit* s'occuper de son ménage, elle *doit* accorder sa surveillance aux moindres détails de l'intérieur ; la vie heureuse, correcte, est à ce prix ; le bien-être de la famille exige que la maîtresse du logis se livre à ces soins, qui ne sont pas au-dessous d'elle, si intelligente qu'elle soit, et qui ne la dépoétisent nullement... quand elle sait accomplir ses devoirs de ménagère avec grâce et sans se départir d'une tenue soignée. Mais, dans le monde, elle ne parlera ni de ses bonnes, ni de ses lessives, ni du prix des vivres, etc., etc.

Toutes ces choses sont très importantes pour elle sans doute, mais pas du tout amusantes pour

les autres. Et puis il y a temps pour tout. Justement après ces occupations matérielles, il est bon de se délasser par une conversation attachante et d'un tout autre ordre d'idées. Il est indispensable, après avoir courageusement envisagé les nécessités et même les vulgarités de la vie, d'élever un peu son esprit vers les régions plus sereines et plus idéales de la pensée. Je ne dis pas qu'il faille absolument se mettre au piano, dessiner, broder, lire un roman, mais on fait bien de *s'intéresser* à la science, aux arts, voire à la philosophie, pour être à même d'écouter avec fruit ceux qui parlent sur ces sujets qui ont, qui doivent avoir aussi une place dans la vie, à notre époque.

Il y a des personnes qui, lorsqu'elles ne vous ont pas compris du premier coup, vous lancent des "comment?" si durs, si secs, si terrifiants, qu'ils glacent les gens nerveux, impressionables. D'autres ont des "hein?" impérieux, impatientes ou traînantes et ennuyés.

Par contre, je connais quelques femmes qui prononcent l'interjection "hein?" de la plus jolie façon du monde; vivement, gentiment, comme ne voulant rien perdre de ce que vous dites et de ce qu'elles ont mal entendu. Ce "hein?" gracieux peut être employé dans l'intimité. Mais, quand on ne sait pas le dire, fût-on en famille, il vaudrait mieux employer le "plaît-il?" toujours plus poli, même quand on met à l'interrogation une certaine raideur.

Les gens chics ne s'occupent jamais, ostensiblement du moins, de la fortune des gens de leur monde. Ils ne demandent pas: "sont-ils riches? A quel chiffre s'élève leur fortune?" Ils basent leur opinion sur la richesse des familles d'après la figure que ces familles font dans le monde. Les questions d'argent ont toujours répugné à ceux qui se piquent de *bel air*. On entend bien dire: "Ils sont à leur aise, ils sont fort riches," mais on n'a pas l'air d'apporter une attention capitale à cette affirmation, et, surtout, on n'ouvre jamais d'enquête sur le sujet. On ne parle pas de finances dans un *vrai* salon.

Quand on a à traiter une affaire, on juge suffisamment ennuyeux d'en entretenir un notaire, un avoué, un agent de change, on ne vient pas en rabattre les oreilles des gens que cela ne peut intéresser en aucune façon.

J'entends dire souvent, adressant collectivement cette demande à plusieurs personnes:

"Vos santés sont-elle bonnes?" Voyez comme la phrase est drôle, singulière. Chacun n'a qu'une santé, et, en conséquence, il faut dire: Votre santé est-elle bonne?

Mais mieux vaudrait s'adresser à chacun particulièrement.

Un homme, qui n'est pas son parent, ne doit pas désigner une femme par son prénom, hors de sa présence ni en sa présence, à moins d'une très grande intimité. Encore fait-il bien d'employer du tout ce prénom, lorsqu'ils se trouvent tous deux avec des étrangers ou des gens qui ne les connaissent pas beaucoup. On tourne la difficulté en ne se donnant pas son nom. La femme agit de même à l'égard de l'homme. Elle ne lui donne pas davantage son nom de famille sans le faire précéder du: monsieur; ni dans l'intimité, parce que c'est un peu inélégant, ni dans le monde, parce que c'est inconvenant.

Un mari parlant de sa femme ne doit jamais dire: "Madame, mon épouse, M^{me} Durand." (Nous supposons que ce mari s'appelle Durand.) Il emploie simplement la désignation: "Ma femme." Aux domestiques: "Madame."

La femme dit: "Mon mari." Aux domestiques: "Monsieur." Jamais "Durand" tout court, ni "M. Durand."

Lorsqu'on parle à un mari de sa femme, on ne dit pas: "Votre dame, votre épouse... ni votre femme," mais: "M^{me} Durand," "comment se porte M^{me} Durand?"

Parlant à un père de ses filles, on ne lui dira pas "Vos demoiselles," "Votre demoiselle," mais "M^e votre fille," "M^{lles} vos filles," "M^{lle} ou M^{lles} Durand." S'il s'agit de jeunes enfants, on dit "Vos fillettes"; les hommes emploient cette désignation jusqu'à la douzième année des jeunes filles; une femme pourra se servir de ce terme familier jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur quinzième année, voire leur seizième.

Les parents, parlant de leurs filles, disent: "Ma fillette," puis "Mes filles," jamais "Mes demoiselles."

Pour les fils, "Mes garçons," jusqu'à leur seizième année; jamais "Mes gamins." Après, "Mes fils." Les étrangers suivent la même règle: "Vos

garçons," puis " Vos fils," " Messieurs vos fils," selon le degré d'intimité, les âges respectifs, etc.

Ne dites jamais : quand j'aurai l'avantage de vous voir, lorsque j'aurai l'avantage de vous écrire. C'est une façon commerciale de parler, qui est très bonne pour les négociants dans leurs relations avec les clients, mais que les gens du monde n'admettent pas à leur usage. On dit le plaisir, l'honneur, selon les cas ; parfois, les circonstances exigent tout simplement : " Lorsque je vous verrai, quand je vous écrirai." Ce sont des nuances ; la réflexion indique les termes à employer. Toutes les fois qu'on peut éliminer de la phrase " le plaisir, l'honneur," il faut supprimer ces mots.

Un homme, faisant allusion à sa rencontre avec une femme, dira, — " parlant à sa personne " (selon l'expression de messieurs les huissiers), ou parlant d'elle : — Quand j'ai eu l'honneur ne vous rencontrer. — Lorsque j'ai eu l'honneur de voir M^{me} une telle.

De la femme à l'homme c'est autre chose. Elle s'exprimera ainsi : Lorsque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer ; quand j'ai vu M. un tel.

De femme à femme, c'est toujours : Quand j'ai eu le plaisir de vous voir. A moins qu'il ne s'agisse d'une dame âgée et d'une jeune femme, et que celle-ci ne fasse pas partie des relations intimes de la première ; dans ce cas, la plus jeune dit aussi : — Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir.

On entend bien souvent dire : " C'est un meuble en boule." Et, aussitôt, un sourire railleur d'apparaître sur le visage de ceux devant lesquels on s'exprime ainsi. C'est qu'en effet, celui qui vient de parler semble croire que *boule* est la matière du meuble, comme le palissandre, l'acajou, l'ébène pour d'autres. Tandis que ce meuble est l'œuvre d'un ébéniste célèbre, qui lui a donné son nom : Boule ; ce qui oblige donc à dire : " un meuble de Boule."

Dans le Monde Artistique.

INTÉRIEUR D'ARTISTES.



La Patti, d'après son dernier portrait.

La Patti a étudié tout l'été un opéra nouveau, intitulé " Gabrielle," œuvre de M. Pizzi, un italien naturalisé américain. La diva s'est embarquée le 28 octobre pour venir donner aux Etats-Unis quarante " concerts opératiques," dans lesquels elle jouera des parties d'actes ou des actes entiers d'opéras célèbres.

Lady Woodford, une des convives de la fameuse artiste à son château de *Craig-y-nos* dans le pays de Galles, nous donne sur la vie de son hôtesse quelques détails intéressants :

M^{me} Patti se lève tous les matins à 8 hrs. Après avoir pris ses ébats dans sa baignoire d'argent, tout en vocalisant et faisant des gammes, elle déjeûne d'un bon appétit, tandis que son " courrier " George (fait sur le modèle du défunt John Brown de la reine peut-être) lui fait la lecture de sa volumineuse correspondance. En rentrant de la promenade en voiture qui suit le déjeûner, elle étudie ses rôles avec signor Nicolini, son époux.

Quand la studieuse artiste a maîtrisé toutes les difficultés d'un air et le sait parfaitement, elle convoque pour le soir toute la maisonnée à une répétition en costume, au *Théâtre Patti*, un bijou

pour l'acoustique, le confort et l'élégance, qu'elle a fait construire récemment sur sa propriété, et à des frais énormes.

Ses voisins et ses invités forment l'auditoire de ces concerts charmants, auxquels d'autres étoiles du monde chantant prennent toujours part. Les galeries, ou "le paradis," est occupé par les soixante domestiques du château, ainsi que par les fermiers des environs. Tout ce monde se retrouve invariablement les dimanches soirs pour applaudir et critiquer aussi — les marmitons ne s'en font pas faute — l'acclamée du monde entier.

Le dîner à *Craig-y-nos* est ponctuellement servi à 7½ hrs.

La Patti y paraît toujours en grande toilette, heureuse de produire à ces fêtes brillantes les miracles de goût et de richesse que lui envoient ses faiseurs et couturières de Londres, Paris et Vienne.

La salle à dîner splendide où elle trône aimable et gracieuse, conversant dans le même quart d'heure en trois ou quatre langues différentes, selon la nationalité de l'ami auquel elle s'adresse, a vu autant de convives royaux que les palais officiels des grandes capitales.

Sur l'un des murs est accroché un portrait en pied de M^{me} Cleveland, lequel est continuellement orné d'une guirlande de fleurs fraîches, symbole d'une amitié de prédilection.

La séduisante épouse du président Cleveland en effet et la princesse de Galles incarnent l'idéal de la grande cantatrice.

Madame Christine Nillson, comtesse de Casa Miranda, qui a renoncé au théâtre et à la vie publique depuis 1889, mène à Paris, dans un somptueux hôtel de la rue Clément-Marot, une toute autre existence que celle de la châtelaine de *Craig-y-nos*.

C'est dans toute la force de son talent que la belle suédoise a pris sa retraite, avide de repos, de tranquillité, et anxieuse de "vivre un peu pour elle-même après avoir donné vingt-cinq années à l'art et au public."

Personne autre que ses amis les plus intimes n'entend maintenant sa voix charmeuse. Elle ne donne jamais de soirées musicales, et sa maison est un musée ouvert sans parti pris et sans passe-droit à tous les arts.

Les antiquités artistiques les plus précieuses remplissent les trois salons qui occupent le premier étage de sa superbe demeure. Elle possède une collection unique d'éventails anciens, signés de noms célèbres. L'un de ses éventails a justement appartenu à l'une de ses homonymes et compatriote, la reine Christine de Suède.

Cette passion du collectionneur, qui, dans ces vieux pays d'Europe riches de tant de merveilles, dégénère promptement en manie, est celle qui remplace les émotions et les préoccupations de sa carrière artistique.

Un chien microscopique, extraordinaire, unique, devant lequel les connaisseurs se pâment, partage avec le grand seigneur espagnol, qui est son mari, et la fille de ce dernier, Donna Rosita, les affections de cette femme sans enfants.

Parfaitement heureuse et satisfaite du calme de sa vie nouvelle, la prima donna, qui recueillit autrefois tant de triomphes, emploie son temps d'une manière saine et intelligente. Elle lit, fait de la musique, "collectionne," et voyage pour des fins de collection le plus souvent.

Qu'on nous permette au sujet de M^{me} Christine Nillson de rappeler un souvenir personnel datant de 1884 ou 1885.

Lors de son apparition devant le public de Montréal vers cette époque — et ce fut la dernière fois qu'on la vit ici — l'immense auditoire qui emplissait le patinoir de la rue Drummond se montra envers cette étoile d'une froideur étonnante.

Ce qui rendait la chose plus singulière encore, c'est qu'une fort gentille débutante à la vérité, Emma Juch, qui figurait aux articles secondaires du programme, reçut une ovation. Vers la fin du concert, auquel j'assistais, Nillson, froissée peut-être (qui sait) par cette étrange attitude du public, se fit excuser par le régisseur de ne pouvoir chanter comme on s'y attendait l'*Ave Maria* de Gounod. La petite Juch la remplaça, et fut encore acclamée.

A qui cette anomalie est-elle imputable? A l'artiste ou à ses auditeurs?...

∞ Nous sommes heureux de signaler à nos lectrices la réouverture des séances de "l'Association Artistique" dirigée par M. Jehin-Prume.

Vu l'accroissement des souscripteurs, les concerts de l'Association Artistique se donneront cet hiver dans la salle de la *Young Men's Christian Association*.

Le répertoire de la société est composé d'extraits des plus belles œuvres des maîtres classiques.

Rien n'est plus propre à former et à élever le goût que cette interprétation, par de bons artistes, des compositeurs divinement inspirés dont les ouvrages sont restés la suprême expression du beau. Nous conseillons aux mères d'y conduire leurs enfants doués de dispositions musicales. Les jeunes élèves, dans la précieuse familiarité des dieux de l'harmonie, y acquerront ce que j'appellerais l'*éducation de l'oreille* en même temps qu'un goût sûr et délicat. De pareilles occasions sont hélas trop rares dans notre pays.

∞ Une innovation que nous saluons encore avec bonheur, c'est l'institution d'un musée de peinture.

Les Canadiens pourront donc à l'avenir, et sans traverser les mers, voir chez eux de vrais chefs-d'œuvre, et, un art inconnu de notre peuple va lui être révélé gratuitement.

Voilà de quoi féliciter la "*Société des Arts du Canada*."

Dans le catalogue qu'elle nous a envoyé nous trouvons le nom de quelques artistes canadiens parmi les exposants, et, ce qui nous frappe davantage, celui d'une jeune Montréalaise, M^{me} Bouthiller-Trudel.

Nous avons déjà été à même d'admirer de charmantes fantaisies et de fort jolis bibelots signés de sa main dans quelques salons élégants ; nous saisissons avec empressement l'occasion de féliciter ici notre compatriote qui montre un si bon exemple aux jeunes Canadiennes.

∞ M. Jules Lemaître vient d'achever une pièce d'extrême fantaisie en deux actes et en vers, qu'il destine à la Comédie-Française.

C'est une parodie de l'antiquité grecque qui

pourrait être intitulée la *Belle Hélène* si le titre n'avait déjà servi.

∞ Nous croyons qu'il faut féliciter Montréal de posséder enfin un théâtre français. La société qui a eu l'heureuse idée de cette fondation aura droit à la gratitude de notre population si elle s'acquitte de sa tâche avec le tact et l'intelligence que cette tâche demande.

La saison théâtrale que cette société vient d'inaugurer n'est qu'un essai ; quoique le choix des pièces jouées aussi bien que leurs interprètes ne soient pas l'idéal, nous ne voulons pas nous montrer trop sévère pour une institution qui, bien dirigée, peut avoir d'excellents effets.

Il est admis, n'est-ce pas, que le théâtre est une école... bonne ou mauvaise.

Si l'on consulte les besoins de notre peuple et si l'on a égard à l'état de moralité peu commune de nos familles canadiennes-françaises, on fera à l'avenir une plus large part aux œuvres littéraires qui sont de nature à cultiver l'esprit comme à développer les beaux sentiments.

Je sais que dans ces affaires il y a le côté financier qui oblige à être pratique et à plaire à des goûts de toutes sortes. Cette nécessité n'est pas une objection à notre manière de voir.

Le public payant, vu l'esprit qui règne dans nos foyers, serait aussi nombreux aux pièces classiques et morales qu'aux représentations tout simplement — et peu scrupuleusement — amusantes. Aux premières, les parents s'empresseraient de mener leurs enfants, et c'est de tous les coins de la Province que l'on accourrait pour applaudir aux drames héroïques des anciens illustres comme aux spirituelles études de mœurs des maîtres modernes.

Il y a également toute une éducation musicale à faire en produisant les chefs-d'œuvre des Gounod, Saint-Saëns, Massenet, Léo Delibès, Ambroise Thomas, Bizet, etc., etc.

Météore.



HYGIENE

MALADIES DES CHEVEUX.

Les pellicules sont d'un très vilain effet, et amènent, à leur suite, la calvitie. Avant d'avoir recours à un traitement médical contre cette affection, qui peut être rebelle, parce qu'elle est due souvent à un fâcheux état de santé, essayez des simples recettes suivantes :

1. Faites fondre 60 grammes de cristaux de soude dans un litre d'eau. Ajoutez 30 grammes d'eau de Cologne. Mouillez une brosse à cheveux dans cette eau, et passez-la à plusieurs reprises, chaque jour, sur les parties affectées.

2. Un médecin fait appliquer du suc de citron sur le cuir chevelu. Autant que possible, le suc ne doit pas toucher les cheveux.

3. Prenez 10 grammes de bois de Panama. Faites bouillir dans un demi-litre d'eau de pluie.

Lavez les parties malades avec cette décoction ; deux ou trois fois par semaine.

Quand les cheveux tombent sans raison, ils sont malades. Aussi lorsqu'ils se bifurquent en deux pointes à leur extrémité. Les chagrins causent la chute des cheveux et la canitie. A cela, il n'y a guère de remède que l'oubli, le temps, des jours plus heureux.

Souvent lorsque vous voyez tomber vos cheveux sans motif apparent, soyez certain que votre santé est plus ou moins atteinte, à votre insu, peut-être ; surtout, si la chevelure devient terne, hérissée. On reconnaît qu'un animal est en bonne santé, à son poil souple et luisant. Révérence parler, il en est ainsi de l'homme et même de la femme. Dans ce cas, veillez sur vous, cherchez le mal. Un bon traitement pour la chevelure, en ces circonstances, c'est de se savonner le cuir chevelu, plus de l'indrer, en frottant bien, d'un mélange d'huile de ricin, d'huile d'amandes douces et de tannin.

Une jeune fille de quinze ans vit tout à coup tomber sa belle chevelure, sans cause appréciable. On aurait dû les lui couper alors jusqu'au lobe de l'oreille, et appliquer une lotion stimulante sur le cuir chevelu. On s'inquiéta seulement, quand on vit que les cheveux ne repoussaient pas. Un médecin conseilla de raser la tête et de la laver trois fois par semaine, avec la préparation suivante : Une

demi-once de coloquinte, dans un demi-litre d'excellent rhum de la Jamaïque. On filtrait au bout de trois jours, on mettait l'infusion en bouteilles bien bouchées. Avant l'application, on brossait la tête vigoureusement. Les cheveux repoussèrent, et on croit que c'est la coloquinte qui changea leur ancienne teinte en un blond charmant.

LES CHAUVES.

On peut encore accepter la calvitie quand on est homme, car en cette disgrâce on a de très nombreux confrères, et puis un visage d'homme n'en est pas trop enlaidi.

Mais une femme chauve est véritablement à plaindre. Elle ne peut accepter ce malheur, il lui faut du moins chercher à le cacher par tous les moyens possibles.

Elle est réduite à faire appel aux perruques ou à se coiffer trop tôt en douairière, c'est-à-dire à porter des mantilles chez elle, ce qui vieillit toujours un peu.

Cependant, le nombre des femmes chauves s'augmente tous les jours. On attribue cet état de choses aux crêpons dont on s'est trop servi et qui mangent les cheveux ; aux postiches ; aux faux cheveux qui ont fait tomber les véritables ; aux fichus de laine qu'on jette sur sa tête pour se préserver du froid dans l'appartement ou dans le jardin ; aux nœuds de velours qu'on disposait sur le sommet de la tête, etc., etc. Il est probable qu'il y a du vrai dans tout cela. Mais, selon moi, c'est aux teintures que le mal est attribuable *sur-tout*.

On n'attend plus d'avoir des cheveux blancs pour se teindre, on varie la couleur de ses cheveux selon sa toilette. Un jour blonde, une autre fois rousse ou brune. Celles qui ont des cheveux noirs leur font donner une teinte acajou *indélébile*. Les blondes qui commencent à foncer se décolorent instantanément, grâce à l'eau oxygénée (qui compromet la texture des cheveux). Celles qui prennent des cheveux blancs auraient recours au diable pour dissimuler la neige des années, et on s'aperçoit bientôt qu'elles ont employé des moyens infernaux.

Ce manque de raison est triste. Il faut rester ce qu'on l'on est ou ce que l'on est devenu.

Il est temps de remédier au mal, pour les générations futures. On reviendra aux coiffures simples, sans addition de faux cheveux, sans soulèvement à l'aide de crêpons. On aura soin de se couvrir la tête d'un fichu de soie et non plus de laine ; de proscrire le velours comme ornement dans les cheveux, et, surtout, on renoncera aux teintures. On gardera la couleur naturelle de ses cheveux, on les laissera foncer, puis blanchir ; on ne poudrera même pas les cheveux gris. A ce prix, la chevelure restera abondante, vigoureuse, jusque dans un âge avancé, et permettra de se coiffer gracieusement.

Ne préférez-vous pas d'épais bandeaux, même *poivre et sel*, à une tête dégarnie ou à de faux cheveux, qu'on voit bien ne pas appartenir à celle qui les porte ?

Il n'y a qu'un remède à la calvitie féminine, c'est d'inventer de jolis bonnets de dentelle pour la dissimuler, et les mères affligées enseigneront à leurs filles les moyens de se passer de cette addition à la toilette.

RECETTES POUR ARRÊTER LA CHUTE DES CHEVEUX.

Les brunes arrêteront la chute de leur cheveux aile de corbeau par les applications de jus de citron sur le cuir chevelu.

La chute des cheveux cesserait par le traitement suivant : On se lave la tête, chaque soir, en frottant ferme, avec cette mixture : une cuillerée à thé de sel et un gramme et demi de quinine seront ajoutés à un demi-litre d'eau de vie commune : bien agiter le mélange.

J'ai vu faire ceci, et s'en bien trouver : On mettait infuser trois oignons ordinaires et nettoyés dans un litre de rhum, pendant vingt-quatre heures. Après ce temps on retirait les bulbes, et le rhum servait à frictionner le cuir chevelu tous les deux jours. La légère odeur d'oignon qu'il avait conservée s'évaporait en quelques minutes.

Le journal médical anglais, *The Lancet*, recommande contre la chute des cheveux la pommade suivante : Teinture de jaborandi 15 grammes, lanoline 9 grammes, glycérine 60 grammes. Mélangez à l'aide d'un peu de savon mou. On se

frotte la tête chaque soir, en prenant *un peu* de cette pommade au bout des doigts.

Un de mes amis a fait usage, avec succès, d'eau de feuilles de noyer, dont il s'humectait chaque soir le cuir chevelu à l'aide d'une éponge. Il avait dû renoncer au peigne fin, et on lui avait composé cette pommade, pour sa toilette du matin : Axonge balsamique 60 grammes, tannin 2 grammes, teinture de benjoin 6 grammes.

Un homme, à qui l'on faisait des injections de pilocarpine pour la vue, recouvra tous ses cheveux à l'âge de soixante ans.

Après une maladie, il ne faut pas raser la tête. La chute des cheveux s'arrêtera net, si l'on coupe les cheveux en trois fois (il s'agit, bien entendu, de la longue chevelure des femmes). A chaque fois, on en fera tomber une certaine hauteur, proportionnée à la longueur des cheveux ; la troisième coupe ne doit pas dépasser le lobe de l'oreille, mais on se résignera à rester coiffée en garçon, puis en fillette, à mesure que les cheveux grandiront. L'usage d'une perruque, de postiches quelconques serait des plus regrettables comme résultat : on risquerait de perdre le reste de ses cheveux sans espoir de retour. Dès le jour où l'on a commencé à couper les cheveux, on se frotte la tête avec un mélange de rhum et d'huile de ricin, où l'on fait infuser du quinquina concassé. Il faut autant d'huile que de rhum.

On recommande aussi le thé de sauge tiède, à condition de bien s'essuyer la tête avec des serviettes chaudes.

POMMADES, HUILES POUR LES CHEVEUX.

Il y a des cheveux très secs, qui ne pourraient se passer de pommade sans courir le risque de se casser.

Un médecin conseille l'huile de vaseline très rectifiée (vaseline liquide) parfumée à volonté.

Si on préférerait les autres huiles et les pommades, il faudrait les préparer soi-même, car les mauvaises pommades causent ou hâtent souvent la perte des cheveux.

Il faut prévenir, avant tout, le rancissement des graisses ou huiles dont on veut se servir, et, pour ce, elles doivent subir un apprêt préalable. On met au bain-marie les huiles, axonges ou moëlle avec six grammes de benjoin en poudre et six

grammes de baume de Tola pulvérisé — par deux cents grammes de graisse.

On remue souvent, au moyen d'une spatule de bois. Après deux heures d'ébullition, on passe les graisses et les huiles à travers un linge. L'acide benzoïque possède, comme la vanille, la propriété d'empêcher de rancir les corps gras auxquels on l'incorpore. La vaseline ne rancit pas.

Pour composer la pommade, on prend 90 grammes de notre graisse préparée et se décomposant ainsi, *pour le micux*; 60 grammes de moëlle de bœuf, et 30 grammes d'huile d'amandes douces. Ces substances encore un peu liquéfiées (non entièrement refroidies, figées) se parfument avec 2 grammes d'essence de bergamote et 4 grammes d'essence de violette.

Quelques personnes emploient de l'eau en guise de pommade, rien n'est plus défavorable à la chevelure. La salive est d'un usage répugnant et parfois dangereux, car il est des salives acides, dont l'effet peut se traduire par toutes sortes d'inconvénients.

NETTOYAGE DES PEIGNES ET DES BROSSES À TÊTE.

Il n'est rien de meilleur que l'ammoniaque pour nettoyer les brosses à cheveux; il n'en amollit pas

les soies comme le savon ou la soude. On jette une cuillerée à thé d'ammoniaque dans un litre d'eau, et on trempe les soies de la brosse dans la solution (préservant le dos d'ivoire, d'os de bois verni, de son mieux). Une immersion de quelques instants suffit à enlever toute graisse. La brosse est, alors, rincée à l'eau claire. On la fait sécher au grand air, mais *non au soleil*.

Les peignes ne se lavent jamais. On les dégrasse avec un fil tendu, avec une carte, en enfouant les dents dans de la ouate, en se servant d'un petit pinçeau plat et dur ou des ustensiles inventés par les coiffeurs. On a encore une brosse spéciale pour brosser les peignes chaque fois qu'on s'en est servi.

La plus grande propreté est nécessaire pour les ustensiles servant aux soins de la tête.

LES CHEVEUX ET L'AMMONIAQUE.

L'ammoniaque décolore les cheveux. Faites donc attention à votre chevelure, si vous employez cette substance dans le bain.

Prenez garde de mouiller vos cheveux au bain. Il faut leur éviter tout contact avec l'eau, en dehors des nettoyages qu'on est obligé de leur faire subir.

Petit Cours de Mythologie.

JUPITER.

Il y avait en Thessalie une haute montagne nommée Olympe, dont le sommet était toujours couronné de nuages. Les flancs de cette montagne servaient de repaire à tous les brigands de la contrée. Un roi thessalien, appelé Jupiter, d'une audace et d'une force extraordinaires, les extermina tous, et pour mettre le pays à couvert des incursions de pareils aventuriers, il construisit sur un des pics les plus élevés de ce mont une redoutable forteresse. Puis il étendit sa puissance et sa domination, et, ne pouvant plus gouverner seul ses vastes États, il les partagea avec ses frères Neptune et Pluton: il garda pour lui la partie orientale, et donna à Pluton la partie occidentale, riche en mines d'or et d'argent; Neptune obtint les îles dispersées sur la mer. Les poètes

s'emparèrent de cette légende historique, et, la défigurant au gré de leur caprice, ils firent de Jupiter le roi du ciel et du mont Olympe la demeure céleste.

Neptune obtint les mers, les fleuves, les sources; Pluton eut en partage le Tartare, l'Enfer et l'Érèbe; Jupiter se réserva le ciel.

Jupiter organisa le personnel de sa cour. Il plaça son trône au milieu de l'Empyrée; ce trône était d'or et soutenu par la Justice et la Pudeur. A ses côtés siégeait Junon, sa sœur et son épouse; puis venaient Neptune, dieu des mers; Mercure, dieu de l'éloquence et du commerce; Apollon, dieu du soleil et de la lumière; Mars, dieu de la guerre, et Vulcain, dieu du feu; Cérès, déesse des moissons; Minerve, déesse de la sagesse et des

arts ; Vesta, déesse du foyer domestique ; Diane, déesse de la chasse et de la lune ; et Vénus, déesse de la beauté. C'étaient les douze grands dieux appelés à délibérer sur les destinées du monde et des hommes ; ils formaient le conseil et la cour de Jupiter et représentaient les douze mois de l'année.

La nourriture des dieux était l'ambrosie, qui rendait immortel et incorruptible ; leur breuvage, le nectar, qui jouissait des mêmes propriétés. Hébé, déesse de la jeunesse, fille de Jupiter et de Junon, était chargée de verser cette boisson

divine dans la coupe des dieux ; mais un jour, s'étant laissée choir en leur présence, elle fut privée de ses fonctions et remplacée par Ganymède, jeune Troyen d'une ravissante beauté que Jupiter avait fait enlever par son aigle. Il y avait aussi à la cour céleste un dieu subalterne, nommé Momus, chargé d'égayer par ses bons mots la divine assemblée, et qui n'épargnait personne dans ses plaisanteries. Il finit par se rendre si insupportable, qu'il fut chassé honteusement. On le représente avec un masque et une marotte à la main.

Ici et Là.

LES GUÊPES ET LES ABEILLES. — On lit dans *Science Correspondant* :

“ Il est un fait peu connu, à savoir que, si l'on suspend sa respiration, on peut manier impunément les guêpes et les abeilles. La peau est ainsi à l'épreuve de l'aiguillon, soit que la suspension de Phaleine ferme les pores, soit qu'elle donne lieu à une émanation particulière du corps humain.

“ Quoi qu'il en soit, le moyen est infaillible.”

∞ Mgr le duc d'Aumale vient d'augmenter les collections artistiques de Chantilly du psautier dans lequel Saint-Louis suivait les offices religieux.

C'est une merveille d'art que le prince vient d'acheter pour une somme considérable, et qui lui a été cédée par le comte d'Avaux, dans la famille duquel ce livre précieux se trouvait depuis deux siècles.

∞ M. Vanderbilt, le millionnaire américain — car là-bas les millionnaires sont de petites gens — vient de faire construire à Birkenhead, par Laird, un yacht, le *Valiant*, en remplacement de l'*Alva* qui a sombré l'an passé dans un naufrage.

Le *Valiant* est le plus grand yacht du monde.

Il jauge 2,400 tonneaux ; sa longueur est de 312 pieds ; la machine a une force de 4,500 chevaux.

Le salon, de style Louis XIV, a 18 pieds de long sur 34 de large. Les meubles sont en pin de France avec enjolivures et dorés ; ils sont recouverts de peluche cramoisie. Un piano du premier facteur américain garnit un des côtés. Ajoutons que le plafond s'élève jusqu'au pont, de telle

sorte que le salon reçoit d'en haut son éclairage, la lumière étant tamisée par un verre épais.

La bibliothèque est en noyer sombre.

Le salon de réception de Mme Vanderbilt est d'un style à la fois riche et sobre ; les draperies sont en soie vieux rose.

A côté se trouve la salle de bains, dont les garnitures sont en métal blanc, tandis que la baignoire est en cuivre émaillé.

Le boudoir contient des meubles en acajou foncé, les tentures sont en soie mivert pomme et sauge.

La cabine de Mlle Vanderbilt est toute tendue de blanc.

Enfin, la chambre de M. Vanderbilt est tendue de tapisseries rares, la toilette est en marbre de Sienne, le lit en bois noir d'ivoire.

Si l'on veut maintenant juger quel soin et quel luxe ont été apportés dans l'aménagement du yacht de M. Vanderbilt, il nous suffira de dire que les tapis garnissant chaque pièce des appartements ont coûté 16 livres sterling, \$80.00 la verge.

∞ Un rédacteur de l'*Echo de Paris* est allé questionner M. Alfred Picard, qui vient d'être nommé commissaire général de l'Exposition de 1900 ; il a reçu la réponse que voici :

— “ Vous me demandez, monsieur, ce que sera l'Exposition prochaine et quels projets sont les miens. Je vais vous le dire :

“ Je rêve pour 1900, à l'aube du siècle nouveau, quelque chose de grandiose et de colossal. L'Exposition dernière a été superbe : il faut que la

prochaine soit plus merveilleuse encore, et j'espère qu'avec le concours des artistes, des ingénieurs et de tous les hommes de talent que M. le ministre a groupés autour de moi, il me sera possible de réaliser un projet qui fera honneur à Paris et dont la France aura le droit d'être fière."

∞ *M^{me} Adam et les Russes.* — La directrice de la *Nouvelle Revue*, qui écrit de savantes correspondances sur la *politique extérieure*, et qui aime à jouer un rôle dans les événements politiques de son pays, a pris l'initiative d'un mouvement populaire. On sait que l'enthousiasme des Français au sujet de la visite de l'escadre russe à Toulon ne connaît pas de bornes.

Outre le désir de rendre à l'amiral russe l'accueil chaleureux que son pays fit à l'amiral Gervais à Cronstadt il y a trois ans, il y a dans l'ardeur des français à l'acclamer l'espoir de conclure avec le Tzar une alliance défensive contre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie.

C'est à l'occasion de cet événement que M^{me} Adam a suggéré aux femmes françaises d'arborer un bijou symbolique sous forme de deux branches de myosotis, et portant les mots : *Cronstadt, Toulon*. Elle a encore invité ses compatriotes féminines à souscrire une somme d'argent, afin d'acheter des souvenirs pour les femmes des marins russes.

L'éminente femme de lettres reçut en personne les offrandes, si modestes qu'elles fussent, qu'on voulut bien lui apporter pour cette œuvre d'un patriotisme délicat.

Et c'est elle même qui est allée à Toulon offrir à l'amiral Avelan des bijoux ornés de diamants pour sa femme et ses filles, ainsi que des bracelets portant les noms commémoratifs des ports russes et français rendus fameux par les civilités diplomatiques qui y ont été échangées entre les deux puissantes nations, pour toutes les femmes des matelots de l'escadre amie.

∞ Le correspondant médical du *Journal des Débats* prêche contre l'abus des mots techniques dans la médecine, et demande à ses confrères une simplicité de langage moins solennelle et plus compréhensible.

Ne préférez-vous pas, dit-il, mal de tête à *céphalalgie*, migraine à *hémicrânie*, pâles couleurs

à *chlorose*, jarret à *creux poplité*, clou à *furoncle*, et surtout gosier à *pharynx*. N'est-il pas, nous dit le docteur Brissaud, harmonieux, court, alerte ce "gosier" si bien défini par Pantagruel : "C'est la réunion de deux conduits par lesquels sortent les bons mots et par où entrent les bons morceaux" ?

∞ La naissance du second bébé du Président des Etats-Unis et de M^{me} Cleveland a été un événement abondamment commenté par les journaux américains ayant à satisfaire des millions de curiosités payantes.

Recueillons parmi ce déluge de renseignements et d'indiscrétions quelques détails qui pourront intéresser nos lectrices :

M^{me} Cleveland a fait de ses propres mains presque tout le trousseau du nouveau-né. Elle employa pour les couper une excellente couturière. Tous les vêtements de la nouvelle *idole de la Nation* sont blancs. Les lainages les plus moelleux et la soie en sont les seuls matériaux. Plus de cent verges de soie avec des douzaines de chaussures tricotées, etc., etc., sont venues à la présidente en cadeaux des familles royales d'Europe. Ses anciennes camarades de Buffalo avec lesquelles elle entretient des rapports amicaux ont fait aussi pour la sœur de Baby Ruth des robes ravissantes. L'intéressant nourrisson a six manteaux, dont pas un ne pourrait pas se réduire à un petit paquet tenant dans la main. Ils sont à la fois chauds et légers, étant bourrés de duvet. L'un de ces manteaux occupa les doigts de la jeune mère une partie du printemps. Ce chef-d'œuvre de son industrie a comme dessin de broderie, une fleur de lis soulignée d'un fil d'or. "Dans sa douillette aux fleurs de lis avec le chapeau assorti et le petit boa d'ermine tout prêts déjà, la dernière née du Président Cleveland, dit le *New York Herald*, devra charmer le plus exigeant des citoyens américains." La robe de baptême n'est qu'un flot de soie brodée garnie d'un volant de gaze finement ouvragée. Les voitures d'enfants, les chaises et les meubles de toute espèce n'ont cessé d'arriver à la Maison Blanche les jours qui ont suivi la naissance de la petite Cleveland. Il y en a assez pour faire le fond d'un joli magasin. *Aménité de millionnaire.* — On nous raconte qu'un étranger d'une grande distinction, un

cubain, croyons-nous, allié à une famille de la haute noblesse d'Angleterre, traversait il y a quelque temps Montréal en touriste. L'un de nos citoyens bien connus étant son amphitryon se donnait beaucoup de mal pour faire voir au noble voyageur toutes les beautés de notre ville. Il jugea qu'au nombre des choses dignes d'être vues la propriété d'un de nos nababs, située dans l'une des belles avenues qui courent au pied de la montagne, pourrait intéresser son hôte. Les deux gentilshommes allèrent en effet admirer le château du *business-man* enrichi. Comme cela se pratique en Europe pour les domaines royaux et

ceux qui appartiennent à de riches maisons que le public est admis à visiter, les deux compagnons entrèrent dans le parc magnifique qui entoure la demeure du millionnaire. Comme ils étaient en train d'échanger leurs impressions sur les charmes de sa somptueuse retraite, un jeune homme se montra sur le perron monumental, et sans être intimidé par l'air aristocratique des visiteurs, avec au contraire une assurance qui ne dut pas peu contribuer à l'édification de la fortune paternelle, il les invita à vider les lieux. Voilà ce qui s'appelle posséder la connaissance de ses droits sinon celle de la plus élémentaire urbanité. On ne peut pas tout avoir.

SOLUTIONS

No X.

Quel est le philosophe qui a dit : *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?*

Socrate.

À quelle époque remonte l'usage des manchetons?—On commença à en porter à l'époque du règne de François I, sous le nom de contenances, puis sous celui de bonnes grâces, et enfin sous le nom de celui qu'ils n'ont plus quitté.

ANAGRAMME

Bore. Orbe. Robe. Boer.

No XI.

Quand fut établie la première banque ?

Qui était la mère de Napoléon I ?

Quelles sont les fleurs emblématiques de l'Écosse, de l'Angleterre, de la France et du Canada ?

AVIS AUX ABONNÉS.—Plusieurs personnes nous écrivent pour nous demander quelle somme il leur faut remettre pour l'abonnement au COIN DU FEU. Le montant est en toutes lettres sur le couvert. C'est simplement \$2.00 qui doivent être expédiées par mandat-poste ou lettre enregistrée au COIN DU FEU, 63 rue St Gabriel, Montréal.

Nous avons déclaré que nous ne réclamerions pas le prix de l'abonnement dans les premiers six mois, afin de démontrer que notre Revue était née viable.

Comme l'année touche à sa fin, nous espérons que nos lectrices voudront bien se mettre en règle avec l'administration.

CUISINE.

ALOUETTES À LA MINUTE.

On plume les alouettes, on les vide et on les tresse, puis on les met dans une casserole à sauter avec du beurre et du sel. Quand elles ont la couleur bien dorée, on peut y ajouter des champignons et du persil hachés, peu de farine ; on mouille d'un peu de vin blanc et de bouillon, et lorsque la sauce commence à cuire, on retire les alouettes qu'on sert sur des croûtons faits arrosés de sauce.

PUDDING AU MARASCHINO.

10 œufs, 10 cuillerées-à-soupe de sucre blanc, 14 feuilles de gélatine, 1 roquille de maraschino ou de rhum, le jus et la pelure d'un citron. Mêlez les jaunes et le sucre en crème, en y ajoutant par degré le citron et le rhum.

Faites dissoudre votre gélatine dans une tasse d'eau bouillante (la gélatine avait préalablement trempé dans l'eau froide). Ajoutez-la, en tournant constamment, à l'autre mélange,

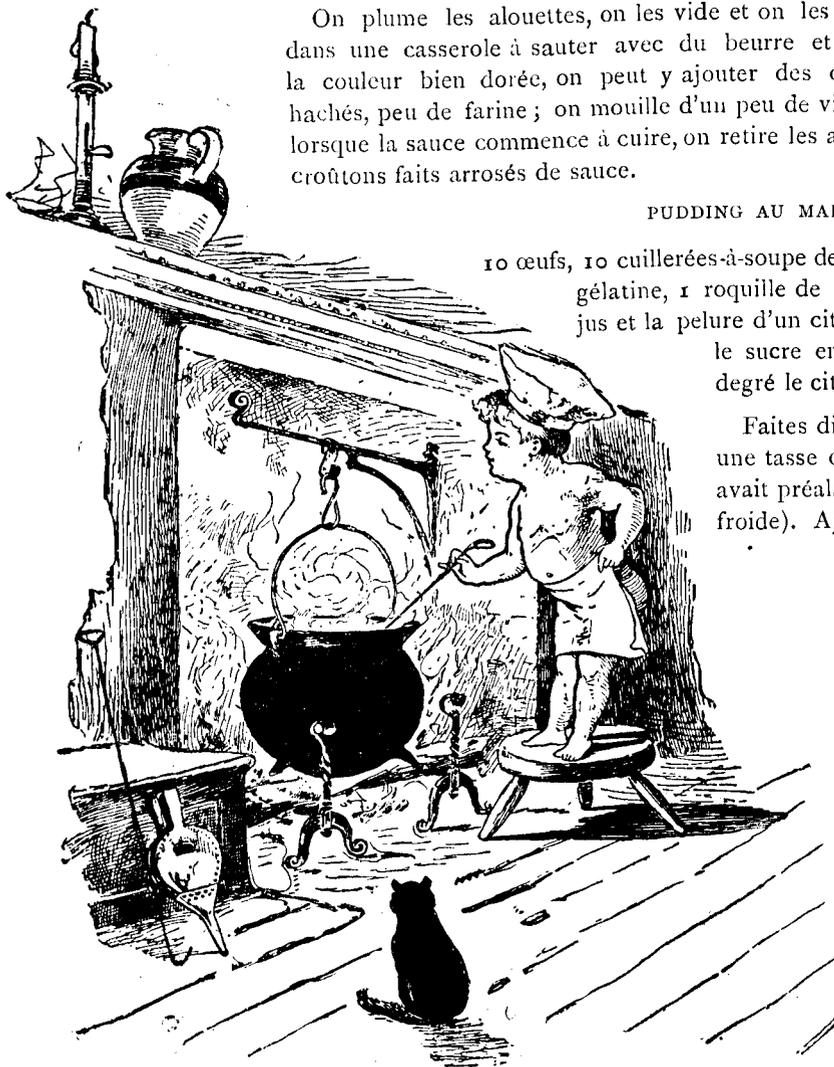
et en dernier mettez les blancs d'œufs, que vous aurez battus en neige, et mettez dans un moule au froid. (Le moule devra être rincé à l'eau froide et saupoudré de sucre granulé avant d'y mettre la pudding.)

SALADE AUX PÊCHES ET AUX PRUNES.

Choisissez 12 belles prunes, coupez en deux et ôtez le noyau. Pelez et coupez en quarts 6 pêches.

Mettez dans un plat, en alternant un rang de pêches et un rang de prunes, en saupoudrant une tasse de sucre.

Mettez-le sur la glace 4 ou 5 heures avant de servir.



La Mode.



Les chapeaux pour convenir aux robes de la saison sont à grand effet dans la garniture. Les nombreuses têtes de plume et boucles de ru-

ban ressortent au-dessus du bord qui est relevé. Les petits chapeaux et les turbans sont tout de même les favoris pour les costumes moins imposants. Un joli chapeau d'automne est donné dans la gravure ci-dessus. Il est en feutre bordé et drapé en velours ; garni de chaque côté d'une touffe de fleurs et de boucles en plis accordéon. Le chapeau de théâtre qui l'accompagne se compose d'un bandeau de satin noir d'un pouce de large auquel sont attachées deux ailes de jais avec une belle aigrette. Cette capote est portée droite sur la tête, et les cheveux relevés haut avec un nœud empire.

Toute personne ayant quelque considération pour l'harmonie de la figure sera désoignée d'ap-



prendre que les boucles d'oreilles reviennent en faveur. Le hideux pendant n'a pas encore apparu, mais plutôt quelque chose qui ressemble à un bouton de chemise ou de manchettes, ce qui donne à l'oreille l'apparence d'être proprement boutonné. Les favoris sont les émeraudes dans un cercle d'or, ou turquoises entourées de diamants.

Mes lectrices aimeront à apprendre qu'un des plus jolis cadeaux offerts à "baby" Cleveland était un petit manteau d'étoffe édredon d'une légèreté étonnante, broché de roses françaises attachées avec des jolis nœuds roses, bordé de ruban d'un pouce et demi de large. Un autre cadeau au bébé était un petit bonnet fait d'insertions de valenciennes et broderie fine, le bord d'un ruché de dentelle valencienne.

Les robes à la Russ., avec leur délicieuse ceinture de perles d'or ou d'argent, est une mode qui devra plaire à la femme artiste.

Les souliers et les gants laissent voir une tendance au genre anglais. Les bouts carrés et talons bas qui ont été en faveur cet été continueront à l'être ; pour soirée il y a des dizaines de genres différents, tant en suède, cuir verni, en ruban, satin broché, mais je dirai en passant à mes lectrices, qu'avec la plus belle robe de bal le soulier de suède ou en satin est le plus distingué.

Fig. 1. — Robe d'intérieur en crépon rouge plissée accordéon, col marin et quilles de guipure bise.

Fig. 2. — Robe de velours glacé beurre frais, garnie de ruches de mousseline de soie assortie, corselet et épulettes en guipure lamée d'argent.

Locutions Vicieuses.

Déparler ne s'emploie qu'avec la négation et pour exprimer l'action de parler sans relâche. Exemple : Il ne déparle pas. On a donc tort d'en user au lieu du verbe *extravaguer* dans le cas où un malade *divague* dans son délire.

« Une foule d'ustensiles de cuisine et de table auxquels on donne le genre féminin sont masculins. Exemple : *Une couloire, une passoire, une saucière*. Il serait bon de les vérifier tous à

l'aide du dictionnaire, couloir n'est masculin que quand il signifie : étamine à fond de toile pour couler le lait à clair.

« Combien de canadiens-français savent que le mot *braid* est anglais, que son synonyme en français est *galon*, et que le verbe *braider* d'invention locale se traduit dans notre langue par le verbe *soutacher* ?

Je pense à vous.

Avant longtemps, les fleurs que vous m'avez offertes
Se flétriront ;
Leur fraîcheur passera, toutes leurs tiges vertes
Dépériront.

Mais si je vous retrouve après bien des années,
Vous reverrez
Tous mes bouquets séchés, toutes mes fleurs fanées,
Et vous direz :

« A quoi bon conserver une branche flétrie ?
A quoi sert le rameau tombé sur la prairie !

S'il n'a plus son éclat, il n'a plus sa vertu,
En perdant sa beauté, la fleur a tout perdu. »

Moi je vous répondrai : « Mieux qu'une fleur qui passe
Et doit mourir,
J'aime ce doux parfum du temps et de l'espace :
Le souvenir.
Il se cache pour moi sous ces feuilles ternies
Aimable et doux,
Puisqu'en les revoyant informes et jaunies,
Je pense à vous. »

Marie Obalska.

Les Enfants mal Élevés

LES INCORRIGIBLES.

(Suite.)

Mais ce qu'on ne raconte pas, c'est que, si le père veut punir, la mère, elle, câline le coupable, et dans son aveuglement s'oublie quelquefois jusqu'à dire à l'enfant pour le consoler : "*Viens, mon ange, avec ta petite mère ! ton papa n'aime pas son petit garçon... Il est trop méchant.*"

Ou bien, si la mère donne un ordre, inflige une punition, le père maladroit lève l'interdit ou blâme tout haut la sévérité maternelle, sans mesurer les torts de l'enfant, souvent même sans savoir de quoi il s'agit...

Heureux ! quand il ne contrecarre pas très positivement sa femme, en permettant ce qu'elle vient de défendre !

— *Louis* a environ dix ans. Sa tenue, ses manières, son langage sont détestables : sa famille en rougit. Loin d'être affectueux, il ne cache point l'ennui profond qu'il éprouve au foyer, où il ne trouve rien qui l'intéresse, l'attire ni le retienne.

Certes, il est mal élevé.

Toutefois, si l'on remarque que pendant ses jeunes années il était presque exclusivement aux mains des domestiques ; et que si, par hasard, les parents se montraient, c'était pour gronder et réprimander ; si l'on ajoute qu'un peu plus grand, il a été placé dans un internat où l'on s'est occupé beaucoup de son intelligence, un peu de son corps, et pas du tout de son cœur..., alors, il est probable que l'étonnement cessera.

Étaient-ce les occupations du monde ou les affaires qui absorbaient ?

Peu importe ! Pour l'enfant, le résultat est le même : il est moralement abandonné.

— *Pierre* a quinze ans ; il fait le désespoir de ses parents... Il a été éconduit de divers collèges et institutions ; il a les mollesses affadissantes de la paresse, et en même temps les ardeurs de l'insolence. Il n'est intelligent que s'il s'agit de mal faire... ou de faire mal.

Il appelle son père "le paternel," et rit de sa naïve mère.

Il lit les romans à la mode, demande toujours

de l'argent, vend ses dictionnaires, s'ouvre un crédit chez le pâtissier, insulte les domestiques, se moque de tout le monde...

Au dire de son père, c'est non seulement un enfant mal élevé, mais "*un méchant petit animal.*"

Un jour, poussé à bout, on veut réagir : on ne le peut plus.

... Eh bien ! ce *Pierre* : c'est *Louis*, c'est *Jean*, c'est *Paul* avec quelques années de plus... De mauvais, il est devenu pire ; le germe s'est développé. Et il devait en être ainsi du moment qu'on le "laisait faire."

Comment ne l'avoir point prévu !

Donc, les enfants sont mal élevés *par le fait* des parents :

Si l'on s'en remet à des mercenaires du soin de l'éducation ; si l'on y a contradiction dans les ordres ; si l'on tolère auprès d'eux des influences mauvaises ; si l'on ne donne pas l'exemple soi-même, etc...

Cela n'est pas douteux.

Mais de plus, il est divers cas spéciaux, où l'on doit reconnaître que l'enfant est plutôt victime des circonstances que personnellement coupable. Et ces hypothèses rentrent dans la présente catégorie. Précisons :

— Un fils est le seul survivant de nombreux frères et sœurs... On le soigne à l'excès ; on l'entoure d'une sollicitude anxieuse. Il est si constamment choyé et suivi, qu'il finit par prendre en grippe sa famille, et par secouer ce joug fatigant qui lui ôte tout ressort, toute initiative, et toute indépendance légitime.

Ces attentions incessantes, ces soins exagérés, touchants et respectables je n'en disconviens pas, produisent en définitive un résultat énervant.

— Un homme de science, absorbé par le côté philosophique des grandes questions et des graves problèmes qui occupent son esprit, parle de *tout* devant son fils, qui, à peine sorti de l'enfance, a déjà feuilleté en curieux, jusqu'à la dernière page,

le livre de la vie ! il a seize ans, dix-huit ans..., et c'est un petit vieillard.

Ici encore, peut-on faire grief à l'enfant de sa précocité inquiétante ?

A ses heures de révolte, il traite son père de "vilain papa," etc...

Lui encore est très mal élevé, n'est-il pas vrai ?

— Une mère reste veuve... Lui faut-il par les rigueurs s'aliéner le cœur de l'être béni, qui lui rappelle le cher souvenir de celui qu'elle pleure ? D'ailleurs, sait-on être sévère quand la douleur vous a meurtri, vous ôtant toute énergie morale et toute force physique : on a trop souvent besoin de paix et de calme... Le malheur veut le silence.

L'enfant va donc grandir, laissé à lui-même presque complètement.

Exploitant la situation, le jeune homme alléguera la nécessité de telles dépenses, l'avantage

de telle camaraderie, l'utilité de telles sorties dans l'intérêt de son avenir... Et la mère, incapable de se rendre compte par elle-même du bien-fondé de ces affirmations, en passera sans mot dire par toutes les fantaisies imaginées par son fils, en vue de l'indépendance qu'il convoite.

Cependant, même dans ces douloureuses éventualités, l'expérience peut compenser dans une large mesure la complicité néfaste des événements.

Oui, cette digne mère affligée, qui ne veut point se séparer de son fils qu'elle est impuissante à élever, aime son enfant d'un grand amour ! Mais telle autre qui, en cette occurrence, confierait à des maîtres sûrs et éprouvés l'éducation qu'elle ne peut donner par elle-même, ferait preuve d'une tendresse plus intelligente et plus éclairée.

Elle aimerait *mieux*.

Fernand Nicolay.

(A Suivre.)

Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Je ne parle pas ici de ces grands sacrifices qu'on n'accomplit qu'avec accompagnement de tirades emphatiques, que l'on désigne d'avance à la reconnaissance ; de ces sacrifices d'usurier, dont on prétend retirer beaucoup plus qu'ils ne coûtent et qui inspirent toujours la tentation de les repousser, vu le haut prix que l'on y attache et que l'on en exige. Non, je parle du sacrifice aimable, souriant, paré des efforts que l'on ignore, embelli du secret qu'il se garde à lui-même ; — du sacrifice enfin qui finit par ne plus rien coûter, tant la faculté de le pratiquer se trouve dans notre nature.

Si je parlais à une femme qui, au lieu d'avoir du cœur, aurait seulement un peu de raison, je lui tiendrais encore le langage que je vous adresse. Si l'on était assez pauvrement organisé pour que le calcul seul présidât aux actions et conduisît l'existence, on agirait encore de façon à penser aux autres plus qu'à soi-même : rien n'est plus contagieux que l'exemple, et le dévouement rapporte plus qu'il ne coûte, car les autres à leur tour, mus par l'émulation et la reconnaissance, sont toujours disposés à se dévouer à la personne qui s'est dévouée à eux. Mais ce sont là des con-

sidérations qu'il me répugnerait de développer, et que j'effleure seulement, en plaignant les organisations forcées de chercher dans leur esprit les enseignements que le cœur leur refuse ; or, l'esprit est moins clairvoyant que le cœur, et voilà pourquoi il y a tant d'égoïstes en ce monde : ce n'est point parce qu'ils calculent qu'ils sont égoïstes ; — ils sont égoïstes parce qu'ils calculent mal.

Il y a dans les intérieurs où les devoirs sont bien compris, distribués et exercés selon les aptitudes des divers membres de la famille, je ne sais quel charme qui pénètre de respect, qui est rafraîchissant pour l'âme. Je connais une famille, que j'appellerai la famille *idéale*, et conforme à mon sentiment. Le père, par un travail incessant, a donné à sa famille l'aisance et le bien-être ; comme il est toujours occupé, il est toujours gai, et son retour quotidien est une fête quotidienne pour toute la famille, qui, en son absence, s'est appliquée à prévenir tous ses goûts, et à lui préparer les heures douces et agréables de la fin de la journée. L'une des jeunes filles a consacré une heure ou deux à quelques exercices de piano, qui entretiennent la netteté de son exécution, et lui permettent de jouer à son père, non pas un brillant

morceau de salon, ne contenant que des traits et pas une seule idée, mais quelque simple sonate de Mozart, qu'il préfère à tous les autres compositeurs. Elle a veillé avec sa sœur à certains détails gastronomiques auxquels le chef de la famille n'est pas absolument indifférent. Cette jeune sœur vient de dessiner le portrait de son aînée, et il figure encadré dans la chambre de leur père, qui a toujours sous les yeux ses deux enfants, représentés par le talent de l'une et l'image de l'autre. Quant à leur mère... que vous en dirai-je ? C'est elle qui a élevé ses deux filles ; leur éducation, qui a été son plus cher plaisir, est aujourd'hui son plus bel éloge. Nul ne peut la connaître sans l'aimer et la respecter. Au lieu de dépenser son temps en visites banales, en plaisirs vides et coûteux, elle l'a employé tout entier à conduire sa maison, à élever ses enfants, chère couvée qu'elle n'a jamais quittée des yeux. Sa vie est un tissu de *sacrifices* au point de vue des femmes du monde ; noblement mais simplement vêtue, elle n'a point préféré le superflu au nécessaire, et n'a jamais pensé que les velours et les dentelles fussent indispensables au bonheur d'une femme ; elle a consacré ses talents à l'agrément de la famille et de quelques vrais amis, au lieu de s'en servir pour aller quémander de salon en salon quelque compliment fade et banal ; on ne la voit pas dans les réunions nombreuses... Eh bien ! de tous ces *sacrifices* accumulés elle s'est composé un bonheur solide ; je ne connais point de caractère plus gai et plus doux à la fois ; la sérénité règne sur son front parce qu'étant en paix avec elle-même, c'est-à-dire ayant toujours fait son devoir, elle est en paix avec les autres.

Hélas ! cet intérieur n'est point le seul que j'aie connu. Faut-il vous esquisser l'existence de ce père de famille chassé de chez lui par l'humeur violente et tyrannique de sa femme ? Faut-il vous le montrer en butte à mille taquineries extravagantes, à mille reproches absurdes, venant empoisonner les heures qu'il lui aurait été si doux de passer à son foyer ? Le voyez-vous atteint dans tous ses goûts, blâmé dans toutes ses actions, attaqué dans tout ce qui lui est sympathique, victime enfin d'un esprit étroit, tracassier, incapable de générosité, et se refusant à comprendre que certains besoins intellectuels sont légitimes et im-

périeux ? Au lieu de conserver sa suprématie par la complaisance et l'affection, elle l'affaiblit toujours davantage, et, en se rendant insupportable, elle crée elle-même l'éloignement dont elle se plaint. Comme elle n'est point guidée par l'affection, mais seulement par la vanité et le désir immodéré de dominer, toute distraction prise par son mari, fût-ce une visite à un confrère, une réunion artistique ou scientifique, lui semble un crime sans rémission, parce que cette distraction implique à ses yeux une préférence accordée à ses dépens. Heureux encore quand ce caractère n'atteint par les dernières limites, quand la vanité ne conduit pas à la jalousie, et que celle-ci, tombant encore plus bas, ne devient pas l'envie !

Vous n'en viendrez jamais là, mon Hélène ! Si à l'avenir M. de Guymont est forcé de vous quitter pour une cause quelconque, savez-vous comment vous emploieriez vos heures de solitude ? Vous les emploieriez à l'attendre. Heureuse enfant ! Vous pouvez étudier à votre piano le morceau qui lui fera plaisir, disposer votre lampe près du fauteuil qu'il occupera, mettre à sa portée les livres ou les journaux dont il vous lira quelques passages ; vous pouvez enfin vous occuper de votre mari, lui préparer un bon accueil, et vous vous plaignez ! Avez-vous jamais songé aux femmes qui sont seules, condamnées à une vie égoïste ? Leurs facultés aimantes sont inutiles et ignorées ; le silence et la solitude pèsent sur elles et les accablent d'un fardeau insupportable. La nature a si évidemment créé les femmes pour le dévouement et le sacrifice, que tout leur manque à la fois quand elles ne peuvent s'occuper que d'elles-mêmes.

Il me semble que je suis bien *moralisante* aujourd'hui ; c'est votre lettre qui vous vaut ce long sermon. Vous m'avez épouvantée, car j'ai craint un moment qu'il n'y eût en vous plus de passion que de tendresse ; or, la passion est la fièvre de l'âme, la tendresse en est la santé : de quelque façon que l'on s'y prenne pour analyser la première, on y trouvera toujours l'égoïsme pour élément dominant, tandis que la deuxième se compose surtout d'abnégation. Un ménage ne peut s'accommoder des *orages de la passion*, car ces *orages* sont ridicules, insupportables, ou bien odieux,—et il arrive souvent qu'ils sont tout cela à la fois. J'abandonne mes pensées à vos réflexions,

en vous demandant de continuer à me tenir au courant de vos tourments. Tout ce qui est imaginaire n'est point chimérique, je le sais bien ; on peut être obsédé par des fantômes, et l'on souffre de leur obsession jusqu'au moment où l'on a le courage de les examiner sérieusement.

Aline me demande mon avis à propos de ses études musicales ; dites-lui d'abord, en ce qui me concerne, que je suis bien éloignée de posséder des connaissances universelles, et que je ne puis mettre à sa disposition qu'un peu de bon sens campagnard. Ce bon sens me dit qu'il serait inutile, quand on ne doit pas se créer une profession, de dépenser un grand nombre d'heures pour devenir une excellente pianiste, et je l'engage plutôt à devenir une bonne musicienne. Quand elle aurait passé une partie de ses journées à faire de la gymnastique sur son piano, le résultat obtenu serait peu proportionné à ses efforts, à l'ennui qu'elle aurait causé à sa famille et à elle-même par cet ingrat travail, qui aboutit, quand il a été fait dans les meilleures conditions, à une netteté mécanique aisément éclipsée par une machine, même médiocre.

Puisqu'elle me demande mon avis, dites-lui de ma part de s'occuper avant tout de Mozart ; il a une douceur pénétrante, une onction religieuse, qui vaudront mieux pour son jeune cœur que les grandeurs désolées et terribles, les inspirations souvent sombres de Beethoven : le premier me semble procéder de l'Évangile, le second de la Bible.—Quand elle se sera familiarisée avec ces deux génies, qu'elle aura formé son goût et son style par la connaissance de leurs œuvres, il n'y aura plus lieu de craindre qu'elle s'adonne aux fantaisies pour piano intitulées : *le Serpentin vert*, *les Alliés en Crimée*, et autres compositions du même genre, qui ne sont intéressantes que par la prodigieuse excentricité de leurs titres.

Au-dessous de Beethoven et Mozart, elle trouvera un ordre d'œuvres gracieuses et intéressantes. Hummel est un talent froidement élégant, qui me semble placé dans la musique à peu près au même rang que Casimir Delavigne dans la littérature. Il est soigné, irréprochable, parfaitement doigté ; ses inspirations sont toujours placides ; la *fièvre de l'idéal* dont il a été tant parlé, et surtout par ceux qui n'en étaient pas consumés, ne le tourmente guère, mais enfin il possède un mérite solide. Je parlerai plus tard de quelques autres compositeurs contemporains ; aujourd'hui je me borne à ceux-ci, et me résume : les exercices de Czerny pour le mécanisme, Haydn, Mozart, plus tard Beethoven pour le style et le goût ;—le respect de la mesure et de tous les mouvements indiqués par eux. Si elle ne retranche rien, si elle n'ajoute rien à leurs œuvres, elle se formera un style pur, préférable aux plus prodigieux tours de force, et pourra se passer de leçons de piano, toujours fort chères quand il s'agit de prendre un maître habile.

Une publication très intéressante, à coup sûr, serait celle des belles partitions réduites pour piano seul. Tout le monde ne peut pas lire à première vue les partitions d'orchestre et les réduire d'une manière satisfaisante. Si l'on avait, au lieu des *arrangements* si médiocres offerts jusqu'ici au public, une série de partitions bien choisies et consciencieusement étudiées, de façon à conserver intactes toutes les beautés des mélodies et toutes les puissances de l'orchestration, la musique y gagnerait beaucoup et les éditeurs n'y perdraient pas.

Em. Raymond.

(A Suivre.)

L'Homme aux Yeux Pales

Monsieur le juge d'instruction Pierre-Agénor de Vargnes est absolument le contraire d'un mauvais plaisant. C'est la dignité, le sérieux, la correction en personne. Comme homme grave, tout à fait incapable de commettre, même d'imaginer, fût-ce en rêve, quoi que ce soit pouvant ressembler, fût-ce de loin, à une fumisterie, je ne vois guère,

pour lui être comparé, que le président actuel de la République française. Inutile, je pense, d'insister.

Cela connu, on comprendra sans peine que j'aie senti passer en moi le frisson de la petite mort lorsque M. Pierre-Agénor de Vargnes me fit l'honneur de me raconter l'histoire suivante :

Un jour de l'hiver dernier, vers les huit heures

du matin, comme il allait sortir de chez lui pour se rendre au Palais, son valet de chambre lui remit une carte de visite ainsi libellée :

LE DOCTEUR JAMES FERDINAND.

*Membre de l'Académie de Médecine
de Port-au-Prince*

Chevalier de la Légion d'honneur.

Dans le bas de la carte il y avait, écrit au crayon : *de la part de Mme Frogère.*

M. de Vargnes connaissait fort bien cette dame, très aimable créole d'Haïti, qu'il rencontrait dans plusieurs salons. D'autre part, si le nom du docteur n'éveillait en lui aucun souvenir, la qualité seule du personnage et ses titres, même sans la recommandation de Mme Frogère, exigeaient la politesse d'un accueil, quelque bref qu'il dût être. Aussi, quoique pressé de sortir, M. de Vargnes donna-t-il au valet de chambre l'ordre d'introduire ce visiteur si matinal, tout en le prévenant que le Palais réclamait M. le juge, dont les minutes étaient comptées.

A l'entrée du docteur, M. de Vargnes ne put, malgré son habituelle impassibilité, retenir un mouvement de surprise.

Le docteur, en effet, présentait cette étrange anomalie d'être un nègre du plus beau noir avec des yeux d'homme blanc, de blanc extrêmement septentrional, des yeux bleus très pâles, très froids, très clairs.

La surprise de M. de Vargnes redoubla quand le docteur, après quelques mots d'excuses sur l'heure indue de sa visite, ajouta en souriant d'un sourire énigmatique :

— Mais yeux vous étonnent, n'est-ce pas, monsieur ? J'étais sûr qu'ils vous étonneraient. Et, à vrai dire, je ne suis venu ici que pour vous les faire regarder, afin que vous puissiez ne les oublier jamais.

Le sourire, et la phrase encore plus que le sourire, semblaient d'un fou. Cela, d'ailleurs, était dit fort doucement, de cette voix enfantine, zézayante, particulière aux nègres, avec les *r* s'écrasant sous la langue en flûtements mouillés. Et, dans ce gazouillis, les paroles, au sens mystérieux, presque menaçant, n'en avaient que mieux l'air d'être proférées au hasard par un être dénué de raison.

Mais le regard, lui, le très pâle, très froid et très clair regard des yeux bleus, il n'était pas d'un fou, certes. Il disait nettement la menace, en vérité, oui, la menace, et aussi l'ironie, et par-dessus tout une férocité implacable. Ce ne fut qu'un éclair, mais flamboyant, de façon qu'on ne pût, en effet, jamais l'oublier.

— J'ai vu, ajoutait M. de Vargnes en se parlant, j'ai vu bien des regards d'assassin, et à fond. En aucun cependant comme en celui-là je n'ai plongé jusqu'à une telle profondeur de crime et d'impudente sécurité dans le crime.

L'impression fut si forte que M. de Vargnes crut alors être le jouet d'une hallucination, d'autant que le docteur, sa phrase prononcée, continuait en souriant de plus belle et avec son accent le plus puéril :

— Vous devez, monsieur, ne rien comprendre à ce que je vous dis là. De cela aussi, veuillez m'excuser. Demain vous recevrez une lettre qui vous expliquera tout. Mais il était nécessaire que d'abord je me fisse voir à vous, ou du moins que je vous fisse voir, bien voir, tout à fait voir, mes yeux qui sont moi, mon seul et vrai moi, comme vous en jugerez.

Après quoi, sur un salut d'une suprême distinction le docteur s'était retiré, laissant M. de Vargnes, abasourdi, en proie à ce doute :

— Ne serait-ce qu'un aliéné ? La féroce expression, la profondeur criminelle de ce regard auraient-elles pour cause unique le bizarre contraste de la face ténébreuse et des yeux si pâles ?

Ainsi absorbé, M. de Vargnes laissa malheureusement s'écouler quelques minutes. Puis, tout d'un coup :

— Mais non, non, pensa-t-il, je ne suis le jouet d'aucune hallucination. Il n'y a là aucun phénomène d'optique. Cet homme est évidemment un scélérat effroyable. J'ai failli à tous mes devoirs en ne l'arrêtant pas moi-même, séance tenante, illégalement, au risque de ma vie, qu'importe !

Et le juge s'était précipité dans l'escalier, à la poursuite du docteur. Mais trop tard ! L'autre avait disparu.

M. de Vargnes se présenta dans l'après-midi chez Mme Frogère, pour lui demander quelques éclaircissements. Elle ne connaissait pas le moins du monde le docteur nègre, et pouvait même cer-

tifier que le personnage était fictif ; car, très au courant de la haute société haïtienne, elle savait pertinemment que l'Académie de Médecine de Port-au-Prince ne comptait parmi ses membres aucun docteur de ce nom.

M. de Vargnes insistant et donnant le signalement du docteur, avec mention spéciale de ses yeux si extraordinaires, Mme Frogère se mit à rire, et dit :

— Vous avez certainement eu affaire, cher monsieur, à un mystificateur. Les yeux que vous me décrivez là sont des yeux de blanc, sans doute possible. L'individu devait être barbouillé.

Rappelant alors tous ses souvenirs, M. de Vargnes reconnut que le docteur, en effet, n'avait guère du nègre que la noirceur, la chevelure et la barbe en toison, le parler facile à contrefaire, mais nullement le type, ni même l'allure onduleuse si caractéristique. Peut-être bien, donc, n'était-ce qu'un mauvais farceur. Tout le jour, M. de Vargnes se complut dans cette idée, qui blessait un peu sa dignité d'homme grave, qui apaisait ses scrupules de magistrat.

Le lendemain, il recevait la lettre promise. Elle était écrite, ainsi que l'adresse, en mots imprimés découpés dans des journaux. La voici :

“ Monsieur,

“ Le Dr James Ferdinand n'existe pas ; mais l'homme dont vous avez vu les yeux existe, et vous le reconnaîtrez sûrement à ces yeux là. Cet homme a commis deux crimes. Il n'en a pas de remords. Seulement, étant psychologue, cet homme a peur de céder quelque jour à l'impérieuse tentation de confesser ses crimes. Vous savez mieux que personne (car c'est là votre aide la plus puissante) avec quelle force irrésistible les criminels, les *intellectuels* surtout, éprouvent cette tentation. Le grand Edgar Poë a écrit là-dessus des chefs-d'œuvre qui sont l'exacte notation de la vérité. Toutefois, il a oublié de noter le phénomène ultime, dont je vais vous instruire, monsieur le juge d'instruction. Oui, moi, criminel, j'ai besoin, épouvantablement besoin, que quelqu'un sache mes crimes. Mais, ce besoin satisfait, mon secret révélé à un confident, je suis tranquille à jamais, quitte envers le *démon de la perversité* qui ne tente *qu'une fois*. Eh bien !

voilà qui est accompli. Vous aurez mon secret ; car le jour où vous me reconnaîtrez *à mes yeux*, vous chercherez à découvrir de quoi je suis coupable et comment je le fus ; et vous le découvrirez, étant un maître en votre profession, ce qui, entre parenthèses, vous vaut l'honneur d'avoir été choisi par moi pour porter le poids de ce secret, désormais à nous deux, et à nous deux seuls. Je dis bien *à nous deux seuls*. Vous ne pourrez, en effet, ce secret, en prouver à personne la réalité, sinon par mon aveu, que je vous défie d'obtenir sous forme d'aveu public, puisque maintenant j'ai trouvé moyen de vous le faire, à vous, et *sans danger*.”

Trois mois plus tard, dans une soirée, M. de Vargnes rencontrait M. X..., et du premier coup, sans la moindre hésitation, il reconnaissait en lui les extraordinaires yeux bleus très pâles, très froids et très clairs, les yeux inoubliables.

L'homme, lui, demeura impassible souverainement, si bien que M. de Vargnes en fut réduit à se dire :

— C'est probablement cette fois-ci que je suis le jouet d'une hallucination. Ou bien alors il existe au monde deux paires d'yeux tout à fait semblables. Et quels yeux pourtant ! Est-ce donc possible ?

M. de Vargnes fit une enquête sur la vie de M. X... Il apprit ceci, qui leva tous ses doutes :

Cinq ans auparavant, M. X... était un pauvre étudiant en médecine, fort brillant, d'ailleurs, et qui, sans être encore reçu docteur, s'était fait remarquer déjà par de curieux travaux microbiologiques. Une jeune veuve extrêmement riche s'était éprise de lui, et l'avait épousé. Elle avait de son premier mariage, un enfant. En l'espace de six mois, l'enfant d'abord, puis la mère, étaient morts de la fièvre typhoïde, et M. X... avait ainsi hérité, en bonne et due forme, sans discussion possible, de la grosse fortune. Il n'y avait qu'une voix pour proclamer qu'il avait prodigué ses soins aux deux malades avec un dévouement admirable.

Ces deux morts, fallait-il donc y voir les deux crimes mentionnés dans la lettre ?

Mais alors, M. X... aurait empoisonné ses deux victimes avec des microbes de fièvre typhoïde, savamment cultivés en elles, de façon

à rendre l'infection invisible même aux soins du dévouement le plus admirable ?

Pourquoi pas ?

— Vous croyez cela ? demandai-je à M. de Vargnes.

— Absolument, me répondit-il. Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que le scélérat a eu raison en me défiant de le contraindre à un aveu public. Je ne vois, en effet, aucun moyen d'y arriver ; aucun. Un instant, j'ai songé au magnétisme. Mais qui pourrait magnétiser cet homme aux yeux si pâles, si froids, si clairs ? Avec des yeux pareils, c'est lui qui forcerait le magnétiseur à se dénoncer lui-même comme coupable.

Puis en poussant un grand soupir :

— Ah ! la justice d'autrefois avait du bou !

Et comme mon regard l'interrogeait, M. de Vargnes ajouta d'un ton très ferme et très convaincu :

— La justice d'autrefois avait à son service la torture.

— Ma foi ! répliquai-je avec un inconscient et naïf égoïsme d'artiste, il est certain que, sans la torture, cette étrange histoire n'a pas de conclusion, et, pour le conte que je vais en faire, c'est bien fâcheux.

Jean Richepin.

L'homme le plus Malheureux du Monde.

Il est un homme malheureux entre tous les hommes, pour lequel notre pitié augmente chaque jour. Être parfait et misérable, à la fois privilégié et maudit. Cet homme est sans remords... et pourtant sa vie est un long châtement ; cet homme est sans ennemi... et pourtant il subit une persécution incessante, minutieuse, acharnée, que la haine n'ennoblit même pas ; car, s'il est glorieux d'être persécuté par des ennemis, par des rivaux, il est humiliant et triste d'être tourmenté par des indifférents ; et c'est là le sort de cette pauvre victime du siècle dont nous célébrons aujourd'hui les infatigables. Tout dans notre monde nouveau le fait souffrir ; là chacun semble agir contre lui. On ne dit pas un mot qui ne l'offense, on ne fait pas de démarche qui ne le révolte. A chaque instant ses croyances les plus sacrées sont brutalement attaquées ; ses souvenirs les plus chers sont profanés sans pitié.

On le heurte dans toutes ses idées, on le blesse dans tous ses sentiments ; et il lui faut supporter ces supplices affreux sans se plaindre, et il lui faut écouter ces choses outrageantes qui l'indignent, qui l'exaspèrent, qui lui agacent les nerfs, qui lui font grincer les dents, toujours avec une attention bienveillante, avec une patience gracieuse ! c'est encore une des misères de sa condition. Oh ! cet homme-là est un être bien profondément malheureux.

Par une étrange fatalité, il se trouve que la victime est aimable ; cette amabilité funeste multiplie à l'infini ses tourments ; on le recherche, cet

homme malheureux, on l'attire, c'est à qui lui offrira les supplices les plus variés ; et comme ces supplices si généreusement offerts sont insupportables et le rendent triste malgré lui ; comme on ne peut s'expliquer ses troubles, ses rougeurs, ses pâleurs subites, mystérieux symptômes d'une indignation violente poliment dissimulée, on l'accuse de bizarrerie. Cet homme sans défauts passe pour un original, peut-être parce qu'il est sans défauts.

En effet, sa conduite, ses manières, bien que toujours parfaitement convenables, doivent paraître singulières aux esprits forts d'aujourd'hui. Il y a quelque temps, par exemple, il était au spectacle, on jouait une pièce nouvelle ; arrivé le matin même à Paris, il n'avait pu faire retenir une stalle, et il était venu au hasard. On lui proposa de le placer dans une assez grande loge où se trouvaient déjà plusieurs personnes. Deux jeunes gens se pavanaient sur le devant de cette loge ; une jeune femme était derrière eux avec son père... En bien, le croiriez-vous ? cet homme étrange ne voulut point rester au spectacle ; il s'en alla sans voir la pièce nouvelle ; ces deux jeunes gens qui laissaient ce vieillard et cette jeune femme derrière eux lui paraissaient de grossiers insolents ; il ne voulait pas avoir l'air d'être de leur société.

L'original !

Une autre fois, il était de même au spectacle, dans une loge d'avant-scène avec des beautés à la mode. Parmi elles se trouvait cette petite duchesse évaporée que vous connaissez. Elle a peu d'esprit, mais elle en fait beaucoup, et faire de

l'esprit, c'est un exercice très-bruyant. Par degrés et d'acte en acte les épigrammes laborieuses étaient devenues tellement sonores, l'esprit fabriqué était devenu tellement pétillant, que les acteurs déconcertés ne pouvaient plus continuer leurs rôles; ils balbutiaient, ils bégayaient, et, pour expliquer leur trouble, ils lançaient des regards furieux contre la loge maudite d'où partaient ces rires malveillants. L'un d'eux alla porter plainte au magistrat de l'endroit, et l'on vit alors... ô honte pour de si nobles personnages, on vit le commissaire de police lui-même entrer dans la loge et venir réclamer le silence au nom du public offensé. L'homme malheureux était anéanti, jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Que voulez-vous ! cet homme-là n'aime pas les duchesses qui évoquent les commissaires de police.

L'original !

Dernièrement, à la sortie d'un concert, il entendit un jeune merveilleux crier avec impatience à sa mère :

— La voiture est avancée ; viens donc ; tu n'en finis pas...

A ces mots, il se rappela sa noble et digne mère, qu'il avait perdue, et qu'il vénérât si tendrement... Il pâlit... Cet homme-là croit aussi à la majesté d'une mère.

L'original !

Le lendemain, il entendit deux autres jeunes élégants, orateurs de théâtres, érudits de foyers, troubadours de coulisses, raconter devant leur sœur, sans se gêner, et dans les plus grands détails, certaine vilaine histoire d'un gros boyard bafoué par une sauteuse de vaudeville; devant leur sœur, jeune fille qui n'a pas encore seize ans ! ... Cette fois l'homme malheureux ne pâlit point, il rougit ; il avait honte d'assister à cette profanation sacrilège... Cet homme-là croit encore à la divinité de l'innocence !...

L'original ! l'original !...

Naguère, il se trouvait dans une église, au mariage d'un de ses amis. La cérémonie était, comme toutes celles de ce genre, retardée par un enterrement. Et les gens de la noce arrivaient en foule, et ils s'avançaient bravement vers l'autel ; ce cercueil *gênant* ne les arrêtait pas ; non, vraiment ; ils se rangeaient tout près de lui, et ils frôlaient des pans de leurs habits le drap funèbre,

et ils se donnaient des poignées de main par-dessus ce mort glacé dont la terrible présence ne les intimidait pas. Et de chaque côté de la nef les femmes s'envoyaient de charmants sourires, de gracieux saluts de la main, de ces petits bonjours de théâtre que les Parisiennes savent distribuer si coquettement ; et toutes ces gentillesses passaient à travers les deux rangs de cierges !... Ces politesses mondaines dans une église, cette indifférence impie près d'un cercueil, étaient un spectacle horrible à voir ; c'était infâme, révoltant ; il y avait là de quoi faire sangloter une orpheline, une veuve, une sœur en deuil ; il y avait là de quoi faire mourir un poète !... Et pourtant personne ne s'étonnait !... L'homme malheureux seul était indigné. L'insensé ! il croit encore à l'étiquette des temples, aux susceptibilités de la mort, aux droits de Dieu !

Second supplice à peu près du même genre. L'homme malheureux passait rue de la Chaussée-d'Antin. A quelques pas de là, il aperçut une pauvre vieille femme étendue sur le trottoir. Soit qu'un étourdissement eût causé sa chute, soit qu'elle se fût blessée en tombant, elle gisait là évanouie, sans mouvement. Il se dirigeait vers elle pour la secourir, lorsqu'un jeune homme sortit tout à coup d'une maison voisine. L'aimable étourdi ne fut pas un moment déconcerté par cet obstacle inattendu ; il n'eut pas même l'idée de s'arrêter, ni même de se détourner ; il sauta légèrement par-dessus le corps de la pauvre femme, et continua son chemin en sifflant un air de polka. On devine à quel point l'homme malheureux dut souffrir de cette cruauté badine. Il croit encore à la sainteté de la vieillesse, à la dignité de la misère.

L'original !

Mais retournons dans le monde élégant, et racontons des peines moins graves. Il dînait un jour chez de riches banquiers ; après le dîner on lui servit une tasse de café. Pendant qu'il savourait ce poison inspirateur (vieux style), une jeune femme qu'il n'avait pas du tout l'honneur de connaître vint à lui, tenant un gros morceau de sucre entre ses jolis doigts :

— Monsieur, dit-elle avec un sourire très-gracieux, voulez-vous me permettre de faire un *cauard* dans votre tasse?...

Il resta muet, stupéfait, suffoqué... Cependant, il dissimula son étonnement ; il s'inclina devant la jeune femme, lui présenta sa tasse avec respect et laissa le *canard* s'accomplir en silence. Il n'aurait pu trouver une parole, tant cette familiarité étrange le déconcertait. Quelle faiblesse ! sans doute ; mais, que voulez-vous ! cet homme-là n'aime pas à faire la dinette dans les salons.

Il n'aime pas non plus à donner de leçons ; sa condition même, nous l'avons déjà dit, le force à supporter gracieusement les choses qui le choquent le plus. Ce n'est pas lui qui ferait ce que fit jadis une fière comtesse allemande. Elle était occupée à servir du thé comme une jeune miss. Un baron qui se trouvait là (il y a toujours des barons en Allemagne) voulut prendre du sucre, et, par distraction, par maladresse peut-être, au lieu de prendre du sucre avec les pincettes, il en prit avec ses doigts. Ce baron doit être parent de la dame au canard. La comtesse, indignée de cette inconvenance, se leva aussitôt avec majesté, marcha d'un pas digne vers la fenêtre, l'ouvrit et jeta le sucrier dans la rue. Le baron ne se troubla point : il continua à boire son thé tranquillement ; puis, quand il eut fini, il se leva de même avec majesté, marcha vers la fenêtre d'un pas non moins digne, l'ouvrit et jeta sa tasse dans la rue. Devinez ce qui résulta de ce duo d'insolence... Au bout d'un an, l'impertinente comtesse épousa l'impudent baron : ce doit être un bien agréable ménage. Ils eurent un grand nombre d'enfants : ce doit être une bien aimable famille.

A propos de dîner, l'homme malheureux eut encore une autre fois à subir un cruel dîner d'éléphants. C'était chez une femme très-distinguée et de fort bonne compagnie, mais ignorante des mille recherches de la gastronomie parisienne. On était au mois de juin ; l'eau dans les carafes n'était pas glacée.

— Ah ! de l'eau chaude ! s'écria un des convives. François, va me chercher de la glace. Vous permettez ? l'eau tiède me fait mal, je ne pourrais pas dîner.

La maîtresse de la maison était confuse. L'homme malheureux était furieux. Un moment après un autre convive s'écria :

— Ouf ! quel poisson ! Si l'eau n'est pas fraîche, le poisson n'est pas frais non plus : c'est de l'harmonie.

— Oh ! mais c'est la carpe de *Bilhoquet* que vous nous servez là, reprit à son tour un autre plaisant. "J'ai vu, en passant au marché, une superbe carpe ; dans quinze jours, je la marchandrai." (Voir *les Saltimbanques*.)

Cette piquante citation fut accueillie par d'impitoyables éclats de rire ; la maîtresse de la maison respirait à peine, l'homme malheureux étouffait. On servit du vin de Champagne.

— Ah çà ! dit un vieux viveur au maître de la maison, est-ce que c'est toi qui fais ton vin de Champagne toi-même, mon cher ? Il n'est pas mauvais ; il ne lui manque qu'une seule chose pour être excellent : il n'y a pas tout à fait assez d'es. tragon.

Les éclats de rire redoublèrent ; la maîtresse de la maison était rouge de honte, son mari était pourpre de colère ; mais ils faisaient bonne contenance. On a supprimé la torture, la question, le brodequin, la roue, le chevalet ; mais ces supplices-là n'étaient rien en comparaison de ceux qu'enduraient ces amphitryons martyrisés ; et ce fut ainsi tout le temps du dîner, des bons mots contre chaque vin, des épigrammes contre chaque plat. Enfin, on se leva de table, et la dernière parole prononcée termina dignement cette triste fête.

— Ah ! que j'ai faim ! que j'ai faim ! cria l'un des convives en sortant de la salle à manger ; messieurs, je vous invite tous à souper ce soir au café Anglais !

L'homme malheureux n'accepta point l'invitation ; il sentait sa patience à bout. Cet homme-là n'aime pas les bourreaux, même sous la forme de joyeux convives.

Son indignation, ce jour-là, fut si violente, qu'elle l'entraîna à raconter cette glorieuse histoire, en manière de vengeance polie et détournée :

C'était en Angleterre, à l'époque de la révolution française. Le duc de Bedford avait offert au duc de G..., émigré, un splendide repas, une de ces fêtes quasi royales que les grands seigneurs anglais mettent leur orgueil à donner à des souverains leur bon goût à offrir à des exilés. Au dessert, on apporta une certaine bouteille d'un vin de Constantance merveilleux, sans pareil, sans âge, sans prix. C'était de l'or liquide dans un cristal sacré ; un

trésor fondra qu'on vous admettait à déguster : un rayon de soleil qu'on faisait descendre dans votre verre : c'était le nectar suprême, le dernier mot de Bacchus. Le duc de Bedford voulut verser lui-même à son hôte cette liqueur des dieux. Le duc de G... prit le verre, goûta le prétendu vin et le déclara excellent. Le duc de Bedford, pour lui faire raison, voulut en boire à son tour, mais à peine a-t-il porté le verre à ses lèvres, qu'il s'écrie avec un horrible dégoût :

— Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

On accourt vers lui, on examine la bouteille, on interroge le parfum : c'était de l'huile de castor !... Le duc de G... avait avalé cette détestable drogue sans sourciller. Ce trait sublime fit grand honneur à la noblesse de France ; on conçut une haute idée d'un pays où la politesse allait jusqu'à l'héroïsme.

Après ce récit, l'homme malheureux ajouta :

— Il y a bien loin de la politesse de ce temps-là à la politesse du nôtre !

Et il soupira tristement.

Voilà les tourments qu'il lui faut subir dans les élégants dîners parisiens. Qu'est-ce donc quand il voyage, quand il est forcé de dîner dans une auberge à table d'hôte, avec des voyageurs sans gêne qui ne quittent jamais leur casquette, qui parlent toujours et qui mangent tout ? Une incivilité qui a pour inconvénient la famine, c'est grave. Cela nous rappelle l'amusant désespoir d'un charmant enfant que nous avons rencontré il y a quelques années dans une mauvaise auberge de province : il pleurait dans un coin de la salle enfumée, et ne voulait pas se mettre à table.

— Tu es malade ? lui disait sa mère.

— Non.

— Tu n'as donc pas faim ?

— Si.

— Eh bien, pourquoi ne viens-tu pas ?

— Je ne veux pas dîner avec des républicains.

Oh ! cette intolérance politique chez un enfant de six ans nous parut un peu prématurée. Nous étions curieux de connaître ce qu'il entendait par ce mot.

— Mon enfant, lui avons-nous dit, qu'est-ce que c'est que des républicains ?

— C'est, reprit-il toujours en pleurant, c'est ces grands messieurs là-bas qui gardent leur casquette

à dîner, qui se servent tout seuls et qui prennent toute la crème.

Alors sa mère se mit à rire, et nous raconta que, la veille, il avait demandé pourquoi ces mêmes jeunes gens gardaient à table leur casquette sur leur tête, et qu'un vieux voyageur lui avait répondu :

— Parce qu'ils sont républicains.

L'enfant avait pris à la lettre cette réponse ironique. Mais que la définition est admirable ! N'est-ce pas cela ? Des hommes qui gardent leur chapeau sur leur tête là où il y a des femmes, et qui happent toutes les friandises là où il y a des enfants. Tout un parti est dépeint par ce mot naïf ; car cette variété de républicains, que nous avons signalée déjà, mérite d'être classée. Ceux d'aujourd'hui ne ressemblent en rien aux fiers Brutus d'autrefois ; ils ne se piquent nullement de sévérité ni d'abnégation ; ils veulent tout tuer, mais c'est pour bien vivre ; ils aiment le sang, mais ils aiment aussi la crème ; ils sont grossiers dans leurs manières, mais ils sont raffinés dans leur goût ; ils sont farouches, mais ils ne sont pas austères ; et s'ils veulent renverser Tarquin, ce n'est pas pour venger Lucrece, c'est pour la lui souffler.

L'homme malheureux ne peut voir sans douleur ces gens-là. Il prétend qu'ils réunissent les défauts de toutes les classes sans leurs qualités ; ils sont, dit-il, violents sans être ardents, rudes sans être aguerris, *mignons* sans être délicats. Ce sont des butors douillets : c'est la pire espèce de toutes.

Oh ! il a bien le droit de parler d'eux durement. Ces hommes-là l'ont tourmenté tant de fois, qu'il lui est bien permis de les punir en paroles. Un seul jour pourtant ils l'ont amusé. Deux d'entre eux passaient dans les Champs-Élysées, l'un venant de la place Louis XV, l'autre de la barrière de l'Étoile. Ils se rencontrent face à face dans un endroit resserré, où se trouvait un tourniquet. On l'a ôté depuis : c'est dommage ! Les deux égoïstes, gras et bien nourris, sans se regarder, sans s'arrêter avec politesse, comme il convenait en pareil cas, fondent tous deux ensemble et précipitamment dans le tourniquet. Les voilà pris... L'homme malheureux, qui les guettait, ne put s'empêcher de sourire. Le tourniquet, pensa-t-il, est un piège tendu à l'égoïsme du siècle ; on sera obligé de le supprimer. La prédiction s'est accomplie.

N'importe ! c'est une vie amère que celle qui ne compte qu'un moment heureux, celui où l'on a eu le plaisir de voir deux républicains pris au tourniquet.

A ces grands supplices que nous venons d'énumérer si longuement, viennent se joindre une foule d'affreux petits supplices qui se renouvellent à toute heure pour cet homme persécuté :

C'est une jeune élégante qui vient lui dire, après une partie de whist :

— Eh bien, vous avez perdu ! vous êtes *enfoncé* !

C'est une autre jeune femme qui lui répond :

— Je vous remercie, ma mère est guérie ; elle est encore un peu faible, mais, *en masse*, elle se porte bien.

C'est une autre merveilleuse qui ne parle qu'un style de fabricant ; elle est sortie le matin dans son *coupé* (style de sellier) ; elle vient d'essayer son *amazone* (style de tailleur) devant sa *psyché* (style d'ébéniste) ; elle passera la soirée sur sa *méridienne* (style de tapissier), enveloppée dans sa *kamaïouska* (style de couturière), semblable à ce brave méridional qui nous disait naïvement qu'il n'avait pas de plus grand plaisir que de s'endormir tous les soirs sur son Voltaire.

— Voilà la première fois que l'on accuse Voltaire d'être ennuyeux.

— Vous ne comprenez pas ; je veux dire mon fauteuil à la Voltaire. Comment ! vous ne connaissez pas ces fauteuils-là ?

C'est une autre merveilleuse un peu mûre, qui a l'air de réciter le calendrier ; elle était inquiète d'Isidore, mais Casimir l'a rassurée ; il a vu ce matin Stanislas qui venait de chez Rosalie, où il avait rencontré Léon, qui lui avait dit qu'Isidore était beaucoup mieux et qu'il viendrait la voir le soir même avec Zéphirine. Vous croyez qu'il s'agit de petits enfants, de jeunes filles, dans cet âge heureux où l'on ne compte dans le monde que par son nom de baptême et pour ses parents ? Point du tout ; elle s'écrie :

— Ah ! les voilà !...

Et vous voyez entrer Isidore et Zéphirine. Zéphirine est une grosse femme de quarante-cinq ans, tout essouffée ; Isidore est un petit vieux expirant.

— Oh ! pensez-vous, elle avait raison d'être in-

quiète d'Isidore ; Casimir, Léon, Rosalie et Stanislas ont eu grand tort de la rassurer ;

C'est un adorable mauvais sujet qui dit :

— *Doche* a un regard délicieux ; *Bressant* a un pied charmant.

Vous ne comprenez rien à cette admiration pour le doux regard d'un chef d'orchestre, pour le joli pied d'un acteur... L'aimable scélérat vous parle de madame *Doche* du *Vaudeville*, de Madame *Bressant* des *Variétés*.

C'est un sot familier qui dit : *Mon cher* à tout le monde, même aux femmes ; il n'oserait leur dire *ma chère*, mais il leur dit *mon cher* sans scrupule et très agréablement ;

C'est un maniaque qui bat le rappel sur son chapeau ;

C'est un autre maniaque qui touche à tout sur la table, qui ouvre toutes les boîtes, qui dérange tous vos flacons, qui déplace le signet de tous vos livres ;

C'est un curieux tatiillon qui décroche vos petits tableaux et vous les apporte en vous demandant ce qu'ils représentent ;

C'est un insupportable taquin qui choisit toujours la chaise la plus difficile à prendre, refusant obstinément celle qu'on lui offre et qui est à côté de lui ;

C'est un importun maudit qui, de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, de salon en salon, suit, comme un chien, deux pauvres causeurs qui le fuient comme la peste ;

C'est une nouvelle mariée se promenant sur le boulevard le lendemain de son mariage ;

C'est un monsieur plein de confiance qui vous raconte sa maladie comme si vous étiez son médecin ;

C'est un petit fat qui joue avec l'éventail, avec le bouquet d'une femme à qui il vient d'être présenté ;

C'est un bavard inconnu qui raconte une séance de la *Conférence d'Orsay* à M. Guizot, le soir d'un de ses triomphes à la Chambre ;

C'est un tremblant audacieux qui, pour cacher son embarras, fait le tapageur et l'insolent, et à qui on est tenté de dire ce que madame de R... disait à un faux brave de ce genre :

— Ne vous contraignez pas, osez être timide, et vous serez très convenable ;

C'est un ennuyeux conteur qui vous fait prisonnier par le bouton de votre habit, et qui vous tient debout au soleil une grande heure ;

C'est un Alcibiade du faubourg Saint-Germain qui promène une Aspasia trop célèbre ;

C'est un fumeur étourdi qui jette son cigare sur la robe d'une femme assise sur le boulevard, en face de lui ;

C'est un autre fumeur qui vous envoie des bouffées de tabac et vous fait fumer malgré vous ;

C'est un priseur maladroit qui donne des chiquenaudes à sa cravate et vous lance son tabac dans l'œil ;

C'est un convive distrait qui à table joue avec votre pain ;

C'est un danseur économe qui cherche ses gants tout le temps de la contredanse ;

C'est un impertinent qui affecte de ne vous parler jamais que de votre profession ;

C'est un sot cruel qui dans un bal vient vous questionner sur les récents chagrins de votre vie, et qui change en un poignant remords ce premier plaisir que vous vous reprochiez déjà ;

Où bien c'est un barbare étourdi qui, en sautillant, vient vous demander des nouvelles des parents que vous pleurez.

C'est vous... c'est nous, c'est tout le monde, et ce n'est rien encore. L'homme malheureux connaît un plus amer déplaisir. Les autres hommes peuvent aimer, lui ne trouve jamais que désenchantement et tristesse en ses amours. Pour rencontrer la femme de ses rêves, il lui faudrait remonter le cours des âges. Avec ses idées, il ne peut guère aimer qu'une femme de soixante-dix à quatre-vingts ans, et ce n'est pas le moindre de ses malheurs. Les femmes d'aujourd'hui, dans leurs sentiments, ont supprimé tout obstacle de convenance, sous prétexte de passion et surtout d'émancipation. L'amour n'est plus pour elles un entraînement, c'est un droit ; elles vous aiment, mais elles pourraient tout aussi bien aimer un autre. Leur attachement n'est pas un effet de votre séduction, c'est une conséquence de leur système. Vous n'êtes point pour elles l'être inespéré, l'idéal trouvé, le maître prédestiné, le vainqueur irrésistible, l'exception fatale... Vous êtes un choix qu'il leur est permis de déclarer et même de

rectifier. L'homme malheureux ne comprend rien à ces pompeuses faiblesses ; il n'aime pas les aveux à haute voix, les soupirs à grand orchestre, les enlèvements à quatre chevaux ; il n'aime pas qu'on s'affiche... Il soutient que les tourterelles doivent roucouler dans les bois. Que voulez-vous ! Cet homme-là croit encore à la poésie de la pudeur, à la volupté du mystère, à la chasteté de l'amour.

L'original !

Mais enfin quel est donc cet homme si malheureux ? Est-ce le Juif errant véritable ou l'Alceste de Molière vivant ? Est-ce un roi détrôné, un ange déchu ?

Non, c'est tout bonnement cet homme que, dans le pâle jargon du grand monde, on appelle *homme bien élevé*, c'est-à-dire un homme aux principes solides et aux manières souples, délicat comme une petite-maîtresse et cependant aguerri comme un vieux troupier, nourri dès l'enfance dans la religion de toutes les saintes choses, dans la haine de l'égoïsme brutal. Cet homme-là peut naître dans tous les rangs, à la cour et chez le peuple ; et il agit partout de la même façon ; il marche dans tous les chemins du même pas, ayant toujours le bon plaisir des autres pour guide, le respect de lui-même pour frein. Tel est celui que nous faisons souffrir à toute heure par nos usages grossiers, où se trahit si franchement une personnalité rapace. Dites maintenant que vous le connaissez, dites si nous n'avons pas raison de proclamer que l'homme bien élevé est la victime de ce siècle.

Mme de Girardin.

Le Gouverneur-Général au Windsor.

L'appartement réservé pour le Gouverneur-Général et lady Aberdeen, durant leur séjour à Montréal, était des plus somptueux. On eut dit que l'administration du grand hôtel avait voulu surpasser tous ses efforts antérieurs pour faire de chaque pièce un séjour féérique. Riches ameublements, plantes exotiques, tapis moelleux, tentures dispendieuses, splendide piano "Pratte" en acajou du Brésil, rien en un mot ne manquait pour donner tout le confort possible, et nos hôtes distingués ont dû remporter le meilleur souvenir de l'hospitalité Montréalaise.

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

— OR —

Other Chemicals

are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s

Breakfast
Cocoa,

which is absolutely pure and soluble.

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite, par les

+ + Poudres Orientales

Les seules qui assurent en trois mois e' sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

Voila bientôt les froids,

Il faut se vêtir plus chaudement maintenant. Justement je viens de recevoir pour les

Costumes d'Automne et d'Hiver,

un élégant assortiment d'étoffes les plus nouvelles. Il y en a pour tous les goûts, et les prix sont excessivement modérés.

VENEZ DONC LES VOIR.

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,

10 Cote St. Lambert, Montreal.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

—PAR LE—

VIN ST. MICHEL

—DANS LES CAS DE—

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOUTE.
PILULES DE NOIX LONGUES
MCGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

TOUSSEZ-VOUS ?
Depuis un Jour !
Une Semaine !
Un Mois !
Une Année !
Des Années !
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
DU
DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sur.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT
Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.
25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montreal.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,
Les Douleurs dans le Dos, Les
Mains Endolories.*

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

FRANK MAGOR & CIE.,
MONTREAL.